

L'IT
2 NÉ
RAI 5
RE
AINS



3\$

Volume XXVI, n° 23
Montréal, 1^{er} décembre 2019
ABONNEMENTS AU
itinaire.ca

NOUVEAU
D'UNE
PIPIE



FOUILLES
ARCHÉOLOGIQUES
SOUS LE PONT

Des idées qui nous transportent

Découvrez nos projets
de mobilité qui contribuent
au bien-être de la communauté.

stmprojets.com



L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît
l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'itinéraire*.

ZOOM

Yvon Massicotte

Camelot n° 1704 | Âge 67 ans

Points de vente Librairie Renaud-Bray Côte-des-Neiges
et métro Université-de-Montréal



Natif de Pont-Viau, à Laval, Yvon Massicotte fait partie d'une fratrie de 11 enfants. Mais le chiffre 13 est significatif dans sa vie. La famille a dû déménager 13 fois en 13 ans pour trouver, à chaque nouvelle naissance ou à peu près, un « nid » à peu près convenable le moins cher possible pour loger tout le monde.

Le père, souvent absent, était cuisinier sur les trains du CP. Atteint d'un cancer, il décède à l'âge de 49 ans. La mère d'Yvon se retrouvera donc seul soutien de cette grosse famille ; elle travaillera comme presseuse pour subvenir aux besoins de la smala.

Le père, bien que peu présent et parti jeune, était un bon bricoleur. Il fabriquait des jouets, entre autres. Yvon aimait passer du temps avec lui et le regarder travailler. Il apprend, expérimente et développe alors des compétences pour le travail manuel qui l'intéresse et qu'il exercera une bonne partie de sa vie.

Yvon quitte le giron familial à l'âge de 16 ans. Il trouve un premier emploi comme contrôleur de la qualité dans une entreprise où l'on vend de la fourrure.

En 1974, il se marie. Yvon a un fils aujourd'hui âgé de 44 ans dont il est fier et deux petits-fils qu'il adore.

Comme il le dit lui-même, il a exercé « 56 métiers », mais toujours manuels. Il a surtout travaillé comme mécanicien. Les moteurs n'ont pas de secret pour lui. À 30 ans, il décide de travailler à son compte comme ferrailleur de pièces de véhicules.

Mais en 1995, tout bascule ; Yvon est victime d'un grave accident. L'arbre qu'il abattait avec son neveu tombe sur lui. Souffrant des séquelles de sa blessure, il ne peut plus travailler. À l'hôpital, on lui dit qu'on ne peut l'opérer. Et c'est la spirale : souffrance, chômage, aide sociale, perte de son logement, vie dans la rue et les refuges.

Un jour, la chance tourne. Un médecin, le docteur Goulet rencontré à la Maison du Père, accepte de l'opérer. Une opération réussie qui lui permet d'entrevoir un avenir. Un an plus tard, Yvon trouve un logement subventionné. Et, c'est un de ses nouveaux voisins qui lui parlera du magazine *L'itinéraire*... Yvon Massicotte est devenu camelot à son tour le 2 février 2007.

À 67 ans, en forme, engagé et optimiste, Yvon Massicotte est fier de son parcours. En plus d'être fidèle au poste quotidiennement comme camelot, il a fait partie du CA de l'organisation pendant quelques années. Il a donné des entrevues à la radio et la télé et a prononcé des conférences dans des maisons d'enseignement pour expliquer la mission de *L'itinéraire*. En 2009, sa photo à la Une d'une édition spéciale du magazine a fait le tour du monde!

Il y a maintenant 13 ans, Yvon Massicotte arrivait à *L'itinéraire*...

PARTENAIRES MAJEURS



L'itinéraire EST MEMBRE DE



PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS



Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Charles-Éric Lavery, chef du développement social à :

c.e.lavery@itineraire.ca
514 597-0238 poste 222

Les camelots l'achètent **1,50 \$**

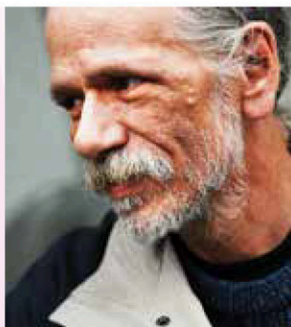
3 \$ Prix de vente

1,50 \$ paie l'impression + coûts de production

Convention de la poste publication N°40910015, N°d'enregistrement 10764. Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au Groupe communautaire L'itinéraire 2103, Sainte-Catherine Est Montréal (Québec) H2K 2H9

Salut Gaétan !

C'est avec tristesse que la grande famille de L'itinéraire annonce le décès de l'un des siens, Gaétan Prince. Camelot à la station Bonaventure depuis plus de 10 ans et plus récemment, sur la promenade Masson, Gaétan était un être gentil et doux, très apprécié des camelots, de l'équipe de L'itinéraire et de ses clients. Nous offrons nos plus sincères condoléances à sa mère Fleurette Gagné ainsi qu'à ses frères Daniel et Gilbert.



Gaétan Prince

★ 10 décembre 1955
† 9 novembre 2019

L'ITINÉRAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, rue Sainte-Catherine Est
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

ISSN - 1481-3572
Numéro de charité : 13648 4219 RR0001

Dépôt légal
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec

Le journal L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, le journal de rue est vendu régulièrement par les camelots. Aujourd'hui le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

GESTION DE L'IMPRESSION

TVA PUBLICATIONS INC.
DIVISION ÉDITIONS SUR MESURE | 514 848-7000
Directeur général ROBERT RENAUD
Chef des communications graphiques DIANE GIGNAC
Chargée de projets GISÈLE BÉLANGER
Imprimeur TRANSCONTINENTAL

Québecor est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire en contribuant à la production du magazine et en lui procurant des services de télécommunications.



LUC DES JARDINS
Directeur général et éditeur

RÉDACTION

JOSÉE PANET-RAYMOND
Éditrice adjointe et rédactrice en chef

ALEXANDRA GUELLIL
Journaliste, responsable société

LAURENT SOUMIS
Journaliste accompagnateur

JASON PARÉ
Journaliste, formation des participants

MILTON FERNANDES
Création visuelle

ALEXANDRE DUGUAY
Gestionnaire de communauté

IANIK MARCIL
Collaborateur

JUAN CARLOS JIMENEZ
Webmestre bénévole

CHRISTINE BARBEAU, ANITA BARSETTI, MARIE BRION,
IMÈNE HAMCHICHE, MADELEINE LAROCHE,
HÉLÈNE MAI, DANIELA ARANIBAR, DANIELLE RIOUX
Bénévoles à la rédaction

PAUL ARSENAULT, LUCIE LAPORTE, SYLVIE POIRIER
Bénévoles à la révision

La une – photo de la pipe
PHILLIPE DU BERGER

ADMINISTRATION

SYLVANA LLANOS
Responsable de la comptabilité

MARCELA CHAVES
Adjointe comptable – Commis au dépôt

NANCY TRÉPANIER
Adjointe administrative

PASCALLE PLANET
Développement philanthropique – Médias sociaux

DÉVELOPPEMENT SOCIAL

CHARLES-ÉRIC LAVERY
Chef du développement social

ISABELLE LACHARITÉ
Intervenante psychosociale

PIERRE TOUGAS
Responsable du Café

VANESSA TREMBLAY
Chargée de projet – Distribution

MÉLODIE GRENIER
Chargée de projet volet autochtone

NAHKA BERTRAND
Coordonnatrice du Café de la Maison ronde

ELLA MARTINDALE
Coordonnatrice adjointe du Café de la Maison ronde

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidente
JESSICA MAJOR - Davies Ward Phillips & Vineberg S.E.N.C.R.L./s.r.

Trésorier
GRÉGOIRE PILON - Ernst & Young S.E.N.C.R.L./s.r.l

Vice-président
YVON MASSICOTTE - Camelot de L'itinéraire

Secrétaire
FRANCK BÉZIAUD - Banque Nationale

Administrateurs
MIVILLE TREMBLAY
SOPHIE RONDEAU - Avocate et doctorante en droit
ALEXANDRE VERDUN - Camelot de L'itinéraire
JEAN-CLAUDE NAULT - Camelot de L'itinéraire
JEAN-PAUL LEBEL - Camelot de L'itinéraire
JACQUES ÉLYZÉ - Représentant des camelots

ÉDITORIAL

1^{er} décembre 2019
Volume XXVI, n° 23

Milton Fernandes

Responsable de la création visuelle



100 hésiter !

Oui, je sais. C'est inhabituel qu'un graphiste écrive un éditorial. Mais l'occasion s'y prête aujourd'hui : c'est ma 100^e mise en page du magazine ! Fidèle au poste depuis septembre 2015, j'arrive à 100 magazines consécutifs sans jamais avoir abandonné le fort.

Répondez-moi : quel(le) graphiste au monde aimerait avoir l'opportunité de se réinventer deux fois par mois ? Oui, j'ai bien dit réinventer. Car chaque magazine doit être « unique ». Les camelots n'ont que deux secondes pour capter l'attention des passants dans une station de métro ou un coin de rue achalandé. Alors, il faut se réinventer deux fois par mois. C'est un vrai défi, un vrai plaisir.

Autodidacte au Brésil, je n'aurais jamais imaginé qu'un jour j'allais avoir la chance d'être responsable de la création visuelle d'un projet social aussi passionnant que L'itinéraire. Même avec une expérience de 10 ans dans le domaine éditorial, avec en poche un baccalauréat en histoire obtenu avant d'arriver au Québec en 2012, je n'avais jamais pensé avoir la chance d'améliorer la vie des gens de façon aussi directe.

Je considère les camelots comme des critiques francs et exigeants... « Milton, j'ai beaucoup aimé la couverture. » « Milton, la couleur ne me plaît pas. » « Milton, au début je pensais que ça n'allait pas se vendre et finalement j'ai beaucoup vendu. ». Voulez-vous des commentaires plus directs que ceux-là ? Impossible !

La porte de mon bureau est toujours ouverte à cet échange d'expériences et de points de vue. Tout ce que je visualise sur mon écran se matérialise quelques jours dans la rue, exposé directement à la crudité de la vie, devant la ville, confrontant l'être humain, sans filtre, sans intermédiaire commercial, sans présentoir froid, de façon directe dans les mains chaudes des camelots.

Oui, je confesse que ce n'est pas toujours un conte de fée. En 2019, être responsable de la création visuelle dans un organisme communautaire, ce n'est pas une tâche simple. Surtout quand on veut faire du « tout-à-l'interne » pour essayer d'économiser des sous : conception, impression, reliure et finition du rapport annuel, cartes de Noël, mise en page de deux recueils de textes de camelots de 216 pages, conception d'une exposition au World Press Photo, papeterie interne, édition spéciale du 25^e anniversaire, prise de photos pour toutes sortes de projets. Travailler à L'itinéraire, c'est participer à une transformation sociale quotidienne.

Bon, OK, certaines récompenses viennent aussi sous la forme de prix. Au cours des quatre dernières années, j'ai ainsi gagné quatre prix de l'AMECQ (Association des médias écrits communautaires du Québec) pour la meilleure conception graphique, ainsi que le prix de la meilleure couverture 2019 choisie parmi celles de 100 journaux de rue membres de l'INSP (International Network of Street Papers) à travers le monde.

Mais pour être honnête, tout ça est l'aboutissement de ce qui se passe jour après jour dans mon bureau, loin des projecteurs médiatiques. Récolter le sourire sincère d'une personne qui a tout perdu dans la vie, cela n'a pas de prix. Tout comme les témoignages de confiance, de joie et de reconnaissance des camelots. Tout cela me donne l'amour en récompense.

VENTES PUBLICITAIRES

514 597-0238 poste 234

publicite@itineraire.ca



SOMMI



3

Mots de camelots

- 3 Zoom sur Yvon
- 9 Serge Trudel
- 9 Daniel Prince
- 9 Bill Economou
- 36 Christian Tarte
- 36 Benoît Chartier
- 36 Lucette Bélanger



32



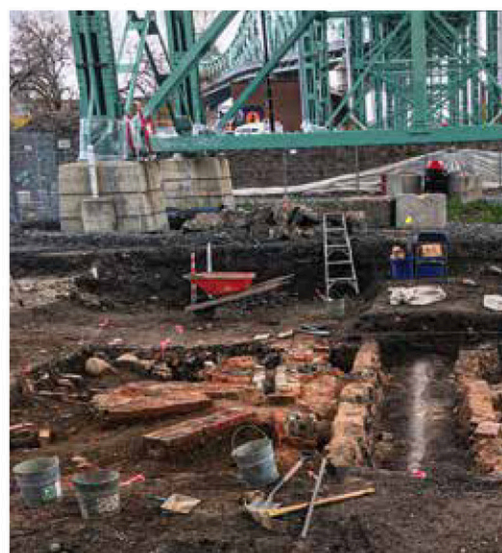
37

IMMATAIRE

1^{er} décembre 2019
Volume XXVI, n° 23

- 8 Rond-point international**
- 10 Dans l'actualité**
Fonds spécial de 5,4 millions \$
Laurent Soumis
- 11 Comptes à rendre**
Les besoins du marché
Ianik Marcil
- 13 En toute liberté**
Mon devoir de citoyen
Mathieu Thériault
- 26 Dans la tête des camelots**
Si tu retournais à l'école,
qu'est-ce que tu étudierais ?
- 28 Opinion**
École d'un jour, école de toujours
Mostapha Lofti
- 30 Espace sciences**
Yves Grégoire
- 32 Cinéma**
Paul Marchand, le mercenaire de l'info
Jason Paré
- 37 Littérature**
Indiens blancs d'Amérique
Roger Perreault
- 42 Bande dessinée**
Siou
- 43 C't'encore drôle**
Du bois vieux de 3000 ans
Marc-André Piette
- 44 Détente**

À la une



14

Fouilles archéologiques sous le pont Nom d'une pipe !

Le camelot Joseph-Clermont Mathurin et le journaliste Laurent Soumis vous amènent sous le pont Jacques-Cartier pour parler des fouilles archéologiques qui viennent de s'y terminer. C'est un secret plutôt bien gardé puisqu'aucun responsable n'a voulu répondre à leurs questions. À l'aide de cartes et de documents historiques, ils racontent l'histoire du quartier des « pipiers » très actif durant la seconde moitié du 19^e siècle.

Rond-point international

Traduction **Alexandra Guellil**

Danemark Prêts rapides ou « gangster » ?

Ancien ministre danois de la Défense et actuel député libéral au Parlement européen, Søren Gade, estime nécessaire de fixer un plafond sur les taux d'intérêt des prêts rapides de même que d'en interdire leur promotion. Il souhaite aussi bannir la publicité des jeux de loterie et autres gratteux. Il affirme que les personnes qui contractent un prêt rapide n'ont souvent pas de dossier de crédit. « Si c'est le cas, ils auront du mal à rembourser le prêt et il faudra qu'ils en contractent un encore plus onéreux pour rembourser le premier », estime M. Gade. « Ils ne vous couperont peut-être pas les doigts comme le ferait un gangster, mais ils vous volent votre vie. Le problème c'est que les gens ordinaires n'ont aucune idée des coûts annuels totaux qu'ils encourrent », dit-il. (Hus Forbi/ INSP)



© DYLAN NOLTE | UNSPLASH



International Network of Street Papers

L'itinéraire est membre du **International Network of Street Papers** (Réseau International des journaux de rue). Le réseau apporte son soutien à près de 100 journaux de rue dans 35 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez insp.ngo



© SEBASTIAN BACKHAUS

Syrie De soldat à enfant

Le Centre Hori est un nouveau centre de réadaptation situé près de Qamishli (nord-est de la Syrie), dédié aux anciens enfants soldats de l'État islamique qui cherchent à retrouver une vie normale. Parmi eux, Hassan, 13 ans, capturé deux ans plus tôt par les Forces démocratiques syriennes dirigées par les Kurdes qui combattaient Daesh. Son père et son oncle étaient tous les deux membres du groupuscule. À 11 ans, il était chargé de nettoyer les lieux après les exécutions et de ranger les têtes décapitées. Au Centre Hori, il a suivi un programme spécial qui lui permettait de sortir du village ou de faire d'autres activités visant à reprendre goût à sa vie d'enfant. « Les garçons ne nous disent pas explicitement qu'ils ont tué des gens, mais nous savons que certains d'entre eux ont fait des choses. Nous ne parlons pas de la nature exacte de leurs crimes, nous ne sommes pas un centre de détention, mais de formation », explique le directeur du centre. Malgré les atrocités que les enfants ont pu commettre, le dirigeant rappelle qu'il s'agit avant tout d'enfants. (Surprise/INSP)

Montréal et moi

Lorsque je pense à un certain matin de mai de 1642, j'aurais aimé être là pour rencontrer Paul Chomedey de Maisonneuve. J'aurais aimé participé à la construction d'une ville, à la naissance de Montréal... Ville-Marie, en ces temps anciens.

L'histoire de Montréal, c'est un peu mon histoire. Nous sommes étroitement liés. Je suis un amoureux de l'histoire. De Montréal aussi. Elle est un peu comme une femme forte. Elle pleure, elle rit, elle se raffine, elle évolue, elle trébuche et se relève.

Quand je la regarde, la ville me dit bonjour. Quand je me promène dans Montréal, ça me rend fier. Je vois la beauté du Jardin botanique qui me rend encore plus amoureux. Lors de mes balades au parc Maisonneuve, je me remémore la naissance de cette ville.

Elle est née de la beauté sauvage de son paysage pour devenir telle une femme, une cité moderne où se côtoie toutes les émotions de la vie.

Je ne changerai rien, sauf ajouter plus d'amour pour que son âme soit plus humaine. Qu'elle s'embellisse de jour en jour pour offrir l'égalité, la justice pour tous ses citoyens; ses enfants. Qu'elle demeure elle-même, naturelle. J'ai deux amours : Paris, l'ainée que je rêve d'explorer un jour et Montréal, mon berceau, celle qui m'a vu voir le jour.

Montréal change à une vitesse folle à cause de l'immigration grandissante et de la spéculation, entre autres. Elle doit demeurer vigilante afin de ne pas s'américaniser et se déshumaniser comme sa voisine New York.

Je me promène dans ta vieille ville qu'on appelle aujourd'hui le Vieux-Montréal.

Tu es splendide, belle, telle une dame aux yeux d'or. Même si tu es bruyante et stressante en ton centre, j'apprécie les lieux où tu te reposes, les paupières closes et où je peux dormir dans tes bras.

SERGE TRUDEL
CAMELOT PLACE VALOIS



Expanding at work

Since Tuesday, April 23, 2019, I've been working regularly across the street from the Atwater Market. From the very first day that I went there it was great and I kept coming again. Especially when it's nice and sunny, I spend more time on the sidewalk near the Brunet Pharmacy. Other times I go in front of the door at the SAQ liquor store or the sidewalk next to the parking area at the Atwater Market.

Changing positions while working is more fun, but at the same time it can help me have a better day. It's boring to always stay in front of the cheese store at the Atwater Market, but many people are used to seeing me there and when it rains I'm sheltered and appreciate it. There are moments when I stay at the stairs near the Première Moisson bakery, especially when I see many shoppers.

During the month of May, I also went to work on the corner of Peel and Ste. Catherine Streets. I saw some familiar faces in the big crowds to make me feel better, but also had some discouraging moments and after a while decided to return to the Atwater Market to gain more momentum. It's not easy to stand in front of big crowds, when many are walking by not showing interest. After a few weeks of absence, I was told to go back to make my presence known there so I did.

Even though I've been moving around, I'll never forget what the Atwater Market has done for me. That's where I established myself for many years and it's been a great place to meet people, thus allowing me to expand my contacts.

BILL ECONOMOU
VENDOR ATWATER MARKET



Mots de camelots



Hommage à mon frère

Le 10 novembre 2019, j'ai perdu mon meilleur ami. Mon frère Gaétan est décédé. Il m'a aidé autant que je lui ai remis le change.

Nous avons souvent été ensemble dans les années 1980, puis plus tard dans les années 2000. J'ai vécu avec lui entre 40 et 45 ans, quelques bons moments et quelques mauvais coups ensemble.

Il y avait des moments où j'aidais le plus parce que je travaillais, parfois jusqu'à 23 h, à ma dernière job.

Puis la descente aux enfers a commencé. On est tombé dans la drogue. Mais la veille de sa mort, j'ai fait la promesse à mon frère que c'était fini les folies. Ça fait plus de 10 ans qu'on était sur la dérape. On était complices dans la consommation. Souvent je lui demandais d'arrêter, mais ce n'était pas dans ses plans. Des fois c'était moi qui commençais, je n'étais pas meilleur que lui, mais j'essayais de le convaincre d'arrêter.

C'est moi qui prends ta relève au métro Bonaventure, je prends ça comme un héritage de ta part. Tu as été là 10 ans, tous les jours, sauf à de rares exceptions.

Maintenant tu as fini de souffrir. Repose en paix et garde un œil sur moi.

DANIEL PRINCE
CAMELOT MÉTRO BONAVENTURE





Nathalie Goulet

Responsable de l'inclusion sociale et de l'itinérance
au Comité exécutif de la Ville de Montréal

dans l'actualité

Laurent Soumis

Fonds spécial de 5,4 millions \$ Montréal développe ses réflexes

La Ville de Montréal et le gouvernement du Québec viennent de s'entendre pour créer un fonds spécial de 5,4 millions \$ en itinérance. Cela permettra des avancées sur trois enjeux particuliers : l'itinérance autochtone, la consommation supervisée d'alcool et le soutien communautaire aux projets de logement social.

Au cours d'une entrevue à *L'itinéraire*, la responsable politique du dossier au comité exécutif de la Ville, Nathalie Goulet, a expliqué que le Fonds Réflexe Montréal en itinérance, qui dispose d'un budget triennal, donnera des résultats tangibles dès cet hiver.

« C'est le premier fonds mis en place par le Bureau de gouvernance en itinérance qui rassemble périodiquement la mairesse de Montréal, Valérie Plante, et la ministre de la Santé et des Services sociaux, Danielle McCann. C'est un premier bon pas qu'on a fait ensemble. On travaille maintenant pour l'avenir et pour bonifier ce fonds-là lors des prochains budgets. »

Un refuge pour les femmes autochtones

Dès le mois de décembre, le Foyer pour femmes autochtones sera ainsi en mesure d'ouvrir un refuge de jour pour accueillir les femmes itinérantes autochtones près du square Cabot, dans le secteur de l'ancien Forum de Montréal où se rassemble spontanément cette clientèle particulière de sans-abri.

« Aux 300 000 \$ provenant du Fonds, la Ville ajoutera 100 000 \$ pour aider au démarrage et à l'ouverture (imminente) du centre dans un ancien restaurant McDonald », situé tout près du Café de la Maison ronde, une entreprise d'économie sociale exploitée depuis cinq ans par le Groupe communautaire L'itinéraire.

Le wet shelter ouvrira au printemps

Un premier centre de consommation supervisée d'alcool ouvrira aussi ses portes dès le printemps prochain, confirme Nathalie Goulet. Une somme de 3 millions \$ y sera consacrée au cours des trois prochaines années.

« L'appel d'offres sera lancé avant les Fêtes, explique-t-elle. Le lieu n'est pas encore choisi. C'est le résultat de l'appel d'offres qui nous le dira. Est-ce que ce sera un seul centre ou plusieurs points de service ? Je ne veux pas m'avancer. »

On devrait donc connaître en début d'année l'identité de l'organisme qui assurera la gestion de cette nouvelle ressource.

Par ailleurs, la Ville maintient son objectif de construire 950 logements sociaux réservés aux personnes en situation d'itinérance ou avec des problèmes de santé mentale.

« Souvent, les groupes ont des projets, mais sans soutien communautaire (aux organismes) les projets tombent », explique Nathalie Goulet. Avec une première contribution de 250 000 \$, Québec s'engage désormais à soutenir les organismes qui soumettent des projets à la Ville.

Deux fois plus de lits d'urgence

La Ville confirme aussi la mise en place des « mesures hivernales ». Plutôt que d'attendre les grands froids, l'unité de débordement, installée dans l'ancien hôpital Royal Victoria, ouvrira ses portes cette année dès le 2 décembre.

« Il y aura du soutien offert aux centres d'hébergement existants, mais le nombre de lits (d'urgence) sera doublé. Un financement fédéral nous permet de le faire. Et la Ville est toujours au rendez-vous en mettant encore 50 000 \$ cette année dans le projet. »

Les hommes auront accès à 100 lits ; les femmes, à 50. Ces dernières occuperont un étage distinct et la section pour femmes ouvrira plus tôt « pour qu'elles s'approprient l'environnement ».

À la recherche d'une solution permanente

« Les personnes intoxiquées, celles qui ont un animal et les personnes trans vont être accueillies. » L'arrondissement Ville-Marie a aussi confirmé qu'il y aurait une halte-chaleur au centre-ville.

Encore une fois cette année, le centre sera géré par la Mission Bon Accueil. Les grands refuges seront partenaires. La Mission Old Brewery prendra charge de la navette qui assurera le transport des sans-abri vers l'unité de débordement. Et un service hors du centre-ville pourrait voir le jour.

« Ici encore, nous cherchons une solution à plus long terme, une solution permanente. L'unité de débordement reste une solution temporaire. Le fait que les ressources actuelles soient débordées, ça reste un problème. »



Les besoins du marché

Au cours des interminables débats concernant l'immigration ces derniers mois, on a encore une fois, parlé de « l'adéquation de la formation avec les besoins du marché du travail ». Comme si l'unique rôle de l'école était de fournir de la main-d'œuvre aux entreprises. Évidemment dans les beaux discours on accordera qu'elle doit aussi former de bonnes têtes, transmettre une culture commune et ces belles choses-là. Mais en pratique, nombre de politiciens et de chefs de file du monde des affaires croient effectivement qu'un diplôme, ça doit servir concrètement à avoir une *job* et à faire rouler l'économie.

Ces « débats » créent une fausse dichotomie entre les formations utiles économiquement et celles qui ne relèveraient que du loisir personnel, en quelque sorte. D'un côté, le génie, le droit ou la médecine ; de l'autre, la philosophie, l'histoire ou les arts visuels.

Prévoir ce qui sera utile

En présentant cette opposition, on centre donc le débat public sur ce que seraient les *bonnes* et les *mauvaises* formations ; les utiles et les inutiles – pour les entreprises et pour l'économie. On oublie alors l'utilité personnelle et collective de certains cursus d'enseignement au profit du seul rendement économique.

Cela permet, également, de justifier le sous-financement de ces disciplines perçues comme moins utiles. La formation générale, au cégep notamment, en pâtit également : on l'a vu ces dernières années pour les cours obligatoires de philosophie ou de littérature, notamment.

Un effet retors de cette vision du monde est qu'on cherchera à valoriser les formations qu'on percevra comme répondant aux sacro-saints besoins du marché du travail. Cela impliquera une bonification de leur financement public, notamment.

Mais comment peut-on prévoir des années à l'avance les besoins des entreprises, sachant qu'entre la décision de choisir un domaine d'étude quand on est en secondaire 5 et l'obtention d'un diplôme de maîtrise, il y a un délai d'au moins sept à huit ans. Or, pendant cette période, à notre époque, la structure

industrielle de notre économie et le marché du travail qui la fonde se transforment profondément. Nombre d'emplois du futur proche n'existent pas et les formations permettant d'y accéder, encore moins.

Les humanités et la technologie

Un exemple frappant des dernières années nous est donné par l'industrie du jeu vidéo. Qui aurait pu s'imaginer, il y a 10 ou 15 ans, que ces entreprises deviennent une industrie majeure? Le jeu, c'est pas sérieux, tout de même. On ne parle pas des mines, du pétrole, de l'agriculture voire même du tourisme.

Pourtant, Montréal est devenue ces dernières années un pôle important du *gaming* dans le monde. Elle emploie plus de 10 000 personnes et se situerait au cinquième rang mondial.

Compte tenu de la révolution technologique de ce qu'on appelait les « nouvelles technologies de l'information » au tournant des années 2000, dans lesquelles les gouvernements ont largement investi alors, cela ne devrait pas nous étonner. Après tout, ces entreprises ont besoin de programmeurs-analystes, de techniciens en informatique et d'ingénieurs.

Mais la surprise est ailleurs : ces employeurs à la fine pointe de la technologie embauchent des cohortes de diplômés des sciences humaines. Des littéraires pour élaborer les scénarios de ces jeux, des historiens pour en reproduire fidèlement le contexte, des psychologues pour construire des stratégies de jeu, etc.

De nombreux emplois, très bien rémunérés de surcroît, issus de disciplines perçues comme « inutiles », au pire, « pas alignées avec les besoins du marché du travail », au mieux.

Les transformations de notre économie sont difficiles, sinon impossibles, à prévoir. Il est donc très présomptueux de baser les politiques publiques, en matière d'éducation ou d'immigration, sur des anticipations bancales de leur évolution. Laissons donc toute la marge possible au réseau de l'éducation de se développer sur des bases solides, on y gagnera en bout de piste.



Des constats d'infraction à des règlements municipaux qui ont été remis à des personnes en situation d'itinérance.



© Clinique Droits Devant

Un pas de plus vers la déjudiciarisation de l'itinérance

Nadia Lemieux • Organisatrice communautaire au RAPSIM

Le code de procédure pénale du Québec subira prochainement d'importantes modifications avec l'adoption du projet de loi 32*.

Dans la cour de l'itinérance, c'est le 12^e objectif de ce projet de loi qui retient l'attention, soit : « prévoir des mesures permettant de tenir compte de la situation sociale de certains défendeurs afin notamment de favoriser leur réhabilitation, en introduisant entre autres la possibilité pour ceux-ci de participer à un programme d'adaptabilité offrant une alternative à une poursuite pénale ou permettant de remplacer les travaux compensatoires par des mesures alternatives. »

Il s'agit d'un objectif louable, comme l'a souligné la Clinique Droits Devant, un organisme dont la mission est de régulariser la situation judiciaire de personnes en situation d'itinérance à Montréal. Celle-ci s'est prononcée lors d'auditions publiques en octobre afin de manifester son appui aux orientations globales du projet de loi, mais aussi de s'assurer qu'il demeurera flexible et adapté aux réalités des personnes qui en auront besoin.

L'exemple de Montréal

À Montréal, il existe depuis une dizaine d'années un programme d'adaptabilité à la cour permettant des mesures alternatives pour les personnes en situation d'itinérance, comme ce que propose le projet de loi. Il s'agit du Programme d'accompagnement justice-itinérance à la cour (PAJIC), lequel permet de retirer les constats d'infraction reçus par une personne, en reconnaissance de l'amélioration de sa situation personnelle (maintien en logement ou diminution de la consommation, par exemple).

Ce programme apporte des changements concrets à la condition de vie des personnes qui l'intègrent. La Clinique Droits Devant (CDD), qui agit comme porte d'entrée pour le PAJIC, révèle que 14 500 constats d'infraction ont été retirés des dossiers de 975 personnes depuis la création du programme. « Non seulement [ces programmes] réduisent le stress associé au fait d'avoir de multiples amendes impayées, mais ils permettent également à

la personne de se projeter dans l'avenir, libre de dette judiciaire », constate la CDD dans son mémoire sur le projet de loi 32.

Spécifions que les amendes impayées en question sont la plupart du temps remises aux personnes pour des motifs étroitement liés à la situation d'itinérance, comme dormir sur un banc de parc, flâner ou consommer des boissons alcoolisées. Cette façon de faire omet gravement de reconnaître qu'elles n'ont pas le luxe de s'adonner à ces activités dans le confort d'une demeure.

Cette judiciarisation entrave les démarches de réinsertion des personnes qui ont vécu l'itinérance. Ainsi, nous ne pouvons que nous réjouir que le projet de loi 32 permette la mise en place de programmes d'adaptabilité partout au Québec. Notons toutefois que si le projet de loi est adopté comme tel, les cours municipales ne seront pas obligées de se doter de tels programmes.

L'emprisonnement pour non-paiement d'amendes

Montréal, Québec et Val-d'Or sont les seules villes où l'émission de mandats d'emprisonnement pour non-paiement d'amendes a fait l'objet d'un moratoire, en reconnaissance du fait qu'il est non seulement injuste, mais inefficace d'emprisonner des personnes qui n'ont pas les moyens de payer les contraventions reçues, dont le montant total atteint parfois plusieurs milliers de dollars.

Ainsi, l'ajout d'une exception à l'article du code de procédure pénale qui établit les balises de l'emprisonnement pour non-paiement d'amendes, afin de prendre en compte la situation sociale des personnes, est une bonne nouvelle. Or, l'orientation actuelle du projet de loi 32, qui prévoit la création d'une liste d'infractions qui ne pourront faire l'objet d'emprisonnement, n'est pas la bonne voie.

« Il n'y aura jamais de listes d'infractions assez exhaustives pour éviter que des personnes démunies soient emprisonnées », prévient à raison la CDD. Il est plutôt recommandé que seul le critère de la capacité de payer du défendeur soit pris en compte.

Par ailleurs, tant et aussi longtemps que la remise de contraventions sera considérée comme une intervention policière normale auprès des personnes en situation d'itinérance, le problème du profilage social dont elles font les frais demeurera entier. ●

* Loi visant principalement à favoriser l'efficacité de la justice pénale et à établir les modalités d'intervention de la Cour du Québec dans un pourvoi en appel.



PAR MATHIEU THÉRIAULT
CAMELOT BERNARD/ DE L'ÉPÉE

Mon devoir de citoyen

Et puis, avez-vous gagné vos élections ? Au lendemain du 21 octobre, le Canada est toujours dirigé par Justin Trudeau à la tête, cette fois-ci, d'un gouvernement minoritaire. Le NPD devrait détenir la balance du pouvoir et cette alliance pourrait durer un peu plus longtemps que la moyenne des gouvernements minoritaires (18 à 24 mois).

Si on m'avait demandé mon avis avant le jour J, j'aurais probablement estimé qu'il s'agit du meilleur ou du moins pire des résultats en fonction des forces en présence. Pourtant, je n'ai pas levé le petit doigt pour que le résultat aille dans un sens ou dans l'autre. Je ne suis pas allé voter et je ne me sens même pas mal. Je vais vous expliquer pourquoi.

Au Canada, nous avons un mode de scrutin uninominal à un tour, hérité de nos anciens colonisateurs britanniques. C'est une façon de voter que bon nombre de pays démocratiques ont choisi de ne pas adopter. Depuis des décennies, tant au niveau provincial que fédéral, les partis d'opposition proposent de changer cette façon de faire, mais ils se ravisent systématiquement lorsqu'ils sont au pouvoir.

Une distorsion sidérante

En 2015, les libéraux de Trudeau avaient promis de réformer la chose avant de « conclure » que les Canadiens n'en étaient pas friands. La CAQ, le PQ et QS avaient promis eux aussi que les élections provinciales de 2018 seraient les dernières à se tenir avec cette formule bancale, anachronique et anti-démocratique. Maintenant, la CAQ estime qu'elle est la chose la plus populaire dans la province depuis l'invention de la poutine. Au mieux la question sera donc soumise à un référendum... un jour.

Pourtant, la distorsion des résultats est sidérante. Lors du dernier scrutin fédéral, les conservateurs ont récolté plus de votes que les libéraux (34,4 % vs 33,1 %), même s'ils ont obtenu 36 députés de moins. Le Bloc, avec 7,7 % du vote à l'échelle nationale, a fait élire huit députés de plus que le NPD qui cumule pourtant 15,9 % des suffrages. Et avec 1,2 % moins de votes que le Bloc, les Verts n'ont fait élire que trois députés contre 32 pour les bloquistes.

Bien sûr, il y a des explications, comme celle de la concentration régionale du vote. Le Bloc ne fait pas 8 % à l'échelle du Canada car il n'y présente personne, alors qu'il cartonne au Québec. Sauf qu'au final, on se retrouve avec une immense quantité d'électeurs qui votent carrément dans le vide, et des partis qui obtiennent 100 % du pouvoir alors qu'ils ne sont souvent même pas appuyés par 25 % des citoyens (abstentions comprises).

Je n'ai pas voté stratégique

Cette arithmétique fait en sorte que plusieurs citoyens tentent de « voter stratégique », à défaut de voter par convictions. Moi par exemple, je vis dans la circonscription de Justin Trudeau, alors ça me sert à quoi d'aller voter si je ne veux pas plébisciter sa victoire ?

Lors des dernières élections, j'aurais peut-être pu me consoler en me disant qu'en votant pour un tiers parti, cela lui rapporterait au moins de l'argent qui l'aiderait pour ses futures campagnes. Mais non ! L'ancien premier ministre Harper a aboli ce système qui donnait un petit vernis cosmétique pseudo-égalitaire à l'exercice du vote.

Voilà en gros pourquoi je ne me sens pas mal de ne pas avoir accompli « mon devoir de citoyen ». Cette ritournelle vide de sens me rappelle les curés qui répétaient autrefois aux femmes de faire leur « devoir d'épouse » et d'accoucher chaque année.

Mis à part répondre à un sondage, le fait de voter aux quatre ans me semble être l'acte citoyen le moins engageant, le moins demandant. On me dira peut-être que ces reproches sont légitimes, mais que je devrais au moins me déplacer pour annuler mon vote. Agir en ce sens, à mon avis, donne déjà une légitimité à un mode de scrutin qui, à mes yeux, n'en a aucune.

Voter pour la malbouffe

C'est comme si on me disait : « *va manger au McDo, mais ne commande rien pour leur montrer que tu es contre la malbouffe* » ! Je n'ai pas envie de dire « *changez votre menu et je viendrai chez vous* », mais plutôt « *changez vraiment vos façons de faire et j'irai quand vous l'aurez fait* » !

Moi je préfère encore m'impliquer dans des associations ou des comités, parler de politique chaque fois que j'en ai l'occasion, écrire des textes sur la question ou participer à des manifestations qui me semblent importantes. Si chaque citoyen participait ne serait-ce qu'UNE fois par année à UNE seule manifestation pour UNE cause qui lui semble vraiment importante – peu importe laquelle – notre société ne s'en porterait que mieux.

Sinon, à ceux qui disent que je suis paresseux ou que je n'ai pas le droit de critiquer si je ne suis pas allé voter, dites-vous que c'est beaucoup plus demandant d'écrire un article sur pourquoi on ne l'a pas fait que de simplement se prêter au jeu les yeux fermés.

dossier



© MILTON FERNANDES



Je dormais sur



par Joseph-Clermont Mathurin
Camelot épicerie Métro Dorion

un trésor



En 2006, j'ai touché mon bas-fond. J'avais tout perdu et je me suis retrouvé dans la rue.

J'ai bien essayé de dormir dans des refuges pour sans-abri, mais je n'aimais pas ça. C'est là que j'ai décidé de venir dormir sous le pont Jacques-Cartier.

Sans le savoir, je dormais sur une page de l'histoire industrielle de Montréal.

Au coin des rues Sainte-Catherine Est et De Lorimier (qu'on appelait à l'époque Colborne), se trouvait il y a 150 ans une fabrique de pipes en terre cuite.

Des fouilles archéologiques

Cet automne, tout près de mon point de vente et juste devant l'immeuble de L'itinéraire, je me suis aperçu que des ouvriers remuaient la terre là où j'avais dormi.

Je suis allé leur demander ce qu'ils faisaient. Ils m'ont dit qu'ils menaient des fouilles archéologiques.

Avec notre journaliste Laurent Soumis, j'ai voulu connaître le fond de l'histoire et je vous propose de suivre le résultat de nos recherches présenté dans les pages qui suivent.

Un certain silence

Dès le départ, la société fédérale des Ponts Jacques-Cartier et Champlain, qui est propriétaire du terrain, nous a confirmé qu'il y avait bel et bien des fouilles à cet endroit, sans vouloir en dire plus.

Mais, un archéologue, qui a déjà étudié le site, nous a ensuite confirmé qu'il s'agissait du site des deux plus importantes fabriques de pipes au Canada à la fin du 19^e siècle.

Bien avant la construction du pont Jacques-Cartier, il y a d'abord eu la fabrique de la famille Henderson qui a été en opération de 1846 à 1892.

Un peu plus tard, dans le même quadrilatère, il y a eu deux fabriques appartenant à la famille Bannerman, de 1858 jusqu'à 1902.

Le four tant recherché

Comme le montre le recensement fédéral de l'époque, ces compagnies donnaient du travail aux ouvriers, mais exploitaient les femmes et les enfants, en leur versant des salaires plus bas.

Finalement, il y a quelques semaines, les archéologues ont trouvé ce qu'ils cherchaient : un authentique four à pipe..... là où je dormais.

Bonne lecture !



Des fouilles sous le pont



En octobre dernier, la société

fédérale Les Ponts Jacques-

Cartier et Champlain Incorporée

(PCJCCI) a confirmé à *L'itinéraire* la

tenu de « fouilles archéologiques

sous le pont Jacques-Cartier ».

par **Laurent Soumis**

Journaliste accompagnateur



© LES PONTS JACQUES-CARTIER ET CHAMPLAIN INCORPORÉE

« La société travaille à un projet de réaménagement des abords du pont [...] afin de mieux gérer l'eau drainée provenant du tablier du pont et de revitaliser les terrains sous ce dernier », a d'abord précisé la directrice des communications, Nathalie Lessard.

« Avant d'effectuer les travaux, a-t-elle expliqué, une étude de potentiel archéologique est réalisée, incluant la planification d'un programme d'inventaire. L'étude de potentiel archéologique, qui constitue la première étape de la démarche archéologique ici entreprise, a permis de délimiter deux zones à potentiel archéologique préhistorique et quatre zones à potentiel archéologique historique. »

Sur un quadrilatère délaissé

La zone de fouilles se situe dans le quadrilatère formé par les rues Viger, Dorion, Sainte-Catherine et de Lorimier, juste en face des locaux de *L'itinéraire*, ce qui a avivé l'intérêt du magazine.

« Les résultats de l'inventaire permettront de cerner les emplacements où des fouilles devront être réalisées, en plus des espaces déjà délimités à cet effet sur les sites. Les fouilles devraient être terminées au plus tard à l'automne 2019. L'inventaire et les fouilles seront effectués avant les travaux d'excavation de masse associés au projet. »

Pour le reste, la directrice des communications a indiqué que la société fédérale, propriétaire des terrains sous le pont, ne souhaitaient pas accorder d'entrevue durant la durée des fouilles.

Mais dans un avis postal envoyé aux résidents du quartier, la société a qualifié le site comme étant « à haut potentiel archéologique ».



Les pipiers du Village

Ni l'archéologue consultant au dossier, Christian Roy, ni les techniciens sur le site n'ont voulu commenter les fouilles archéologiques menées cet automne sous le pont Jacques-Cartier. Mais L'Itinéraire a appris qu'il s'agit des vestiges des fabriques de pipes à fumer très actives dans le quartier au 19^e siècle.

Selon nos sources, la société fédérale, propriétaire des terrains, a fait signer des ententes de confidentialité par tous ceux qui travaillent sur le site. Ce faisant, elle se réserve le droit de publier ou non les résultats des recherches.

En 2005, lors de précédentes fouilles, l'archéologue Roy a rédigé pour le compte de la Ville de Montréal l'inventaire archéologique du site Henderson-Dixon. Christian Roy est considéré comme l'un des experts du site.

Même s'il n'a pu nous accorder d'entrevue, voici ce qu'il déclarait en 2016 lors d'un interview diffusé sur YouTube, à l'initiative du Musée de la Pointe-à-Callière.

Des immigrants écossais

« Les pipes d'argile existent depuis la consommation du tabac, depuis que le tabac a été importé en Europe au 16^e siècle, expliquait-il. Ici au Canada, pendant les premières décennies de la colonie, les pipes étaient importées de France, de Hollande ou encore d'Angleterre. Mais à partir du milieu du 19^e siècle, il va y avoir des immigrants écossais qui vont venir s'installer à Montréal – et des Irlandais – et ces gens-là vont ouvrir des manufactures ou des fabriques de pipes. »

« Tous les fabricants de pipes montréalais étaient installés dans le même quartier de la ville, c'est-à-dire sous l'actuel pont Jacques-Cartier. Et parmi les fabriques de pipes qu'il y avait là, on avait les deux plus importantes manufactures de pipes à fumer au Canada, c'est-à-dire celle de la famille Henderson et celle de la famille Bannerman. »

Les deux plus importantes fabriques du pays

« En 2005, on a eu l'occasion de fouiller le site où on a découvert des centaines, voire des milliers de fragments de pipes, c'est-à-dire tous les rejets, les ratés de cuisson qui étaient jetés puisque invendables. Il y en avait tellement épais que ça créait des couches jusqu'à 1m40 ou 1m50 d'épaisseur de pipes, d'argile à pipe. On les trouve rarement complètes puisqu'elles sont très fragiles et se brisent régulièrement. »

« Elles étaient vendues à la douzaine. Ce qui est intéressant, c'est la symbolique que l'on retrouve sur le fourneau des pipes. Ces décors-là sont de toutes sortes. [Par exemple] on a une pipe avec une couronne royale qui surmonte les initiales V. R. pour Victoria Regina, c'est-à-dire la Reine Victoria qui a été sur le trône d'Angleterre de 1837 à 1901. Et de l'autre côté, on a une corne d'abondance. »

Une quinzaine d'années après les fouilles sur « la fabrique de pipes à fumer Henderson », les archéologues sont de retour sur le site classé « BfJ-135 », selon le système de codification Borden. Le site se trouve au sud de la rue Sainte-Catherine Est, sous le pont Jacques-Cartier.



La fabrique Henderson-Dixon

Le recensement de 1846 indique la présence à Montréal d'un premier pipier, William Henderson senior (le premier de la lignée). Sa manufacture est située au coin sud-ouest de la rue Sainte-Catherine et de l'avenue Colborne, qui deviendra plus tard De Lorimier.

Après son décès en 1855, la compagnie poursuivra ses activités sous la direction de James McKean Henderson et de William Henderson Jr.

Selon un rapport de recherche de la firme Ethnoscop, les Henderson employaient en 1856 une cinquantaine de personnes et produisaient 15 000 boîtes de pipes annuellement, soit près de 4,9 millions de pipes par année.

Jusqu'à 7 millions de pipes

On estime que la production a même atteint 7,1 millions de pipes en 1871. En 1870, les pipes les moins dispendieuses étaient vendues 0,40 \$ la boîte.

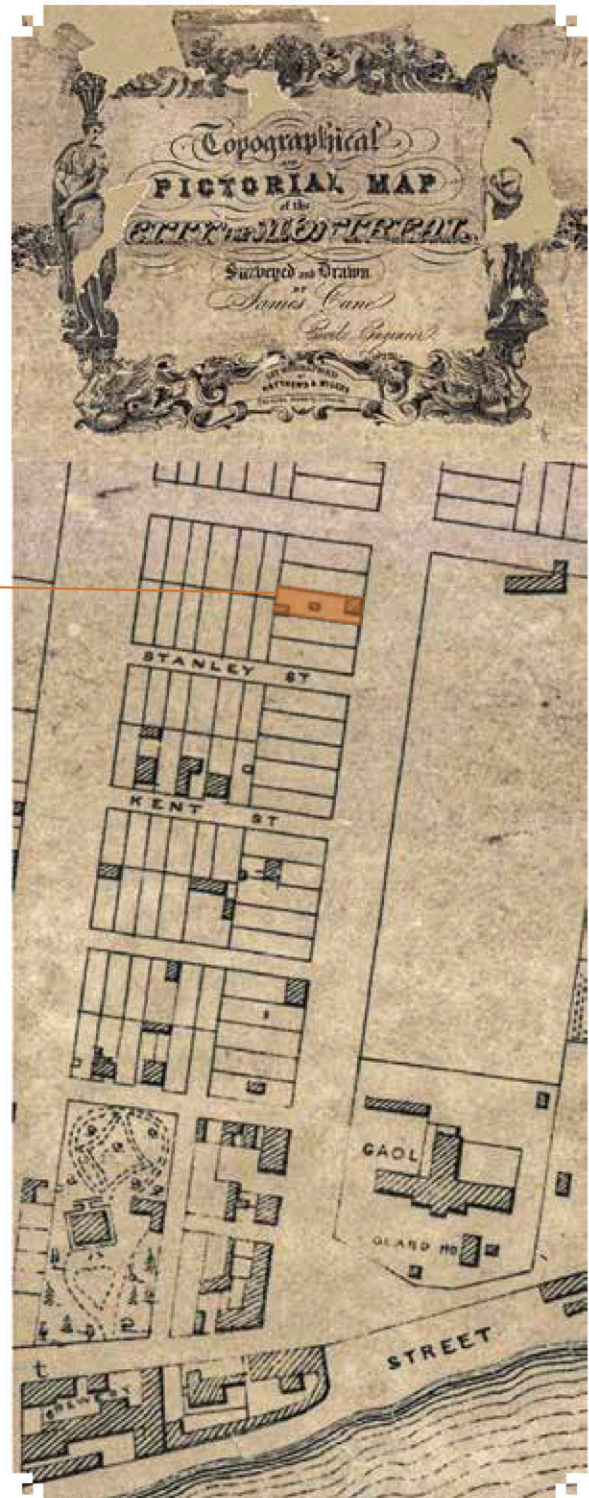
En 1876, la fabrique de pipes a été vendue à William Henderson Dixon, le neveu de J.M. Henderson. La fabrique Dixon (ou Canada Pipe Works) a finalement fermé en 1892.

Le site de la fabrique Henderson-Dixon a été inventorié en 2005 et classé « BjFj-135 » selon la codification Borden. On y a recueilli plus de 16 000 artefacts et écofacts*, dont plus de 7000 fourneaux à pipe et près de 8500 tuyaux à pipe.

Toutes les découvertes ont permis de bien documenter la production de ces pipiers au cours des années 1860 à 1880.

* Le terme écofact a été forgé par les archéologues québécois pour désigner un vestige matériel issu du règne animal, végétal ou minéral (source Wikipédia)

Cette carte de 1846, *Typographical and Pictorial Map of the City of Montreal*, dressée par l'ingénieur James Cane, montre (en haut au centre) l'emplacement de la première **manufacture Henderson**, située au coin de Sainte-Catherine et de Colborne, au nord de la rue Stanley, en diagonale avec le terrain où sera érigé beaucoup plus tard l'édifice de L'itinéraire. En 1883, l'avenue Colborne deviendra De Lorimier. L'officier britannique et fervent partisan de la répression contre les Patriotes, Sir John Colborne cédera sa place dans la toponymie montréalaise au Chevalier de Lorimier, pendu à la prison du Pied-du-Courant (en bas à droite).





La marque « Henderson » était incrustée dans le tuyau des pipes fabriquées entre 1846 et 1892 par ce manufacturier d'origine écossaise.

© PHILIPPE DU BERGER | FLICKR

À l'emblème du clan écossais

Les archéologues ont établi que la marque « HENDERSON'S/MONTREAL », inscrite sur les tuyaux des pipes, aurait été utilisée de 1847 aux années 1860, alors que la marque « HENDERSON/MONTREAL », des années 1860 à 1876.

Des marques exclusives au fabricant, soit le blason et l'emblème floral du clan Henderson d'Écosse, ont de plus été identifiées sur quelques fourneaux.

Les tessons de pipes proviennent pour la plupart du lit et des berges du ruisseau Saint-Martin, qui a servi de dépotoir. Peu de vestiges architecturaux ont toutefois été découverts, la fabrique elle-même se trouvant au sud du terrain expertisé.

Aujourd'hui enfoui sous le bitume, l'ancien ruisseau Saint-Martin longe les fondations de l'immeuble occupé actuellement par *L'itinéraire*.

SOURCE Patrimoine archéologique des poteries, briqueteries, tuileries et fabriques de pipes au Québec, Étude réalisée par Ethnoscop en avril 2009 pour le compte du Ministère de la Culture et des Communications.

© LAURENT SOUMIS





© PHILIPPE DU BERGER | FLICKR

La fabrique Bannerman

En 1858, le pipier Robert Bannerman occupe le terrain au coin nord-est de l'avenue De Lorimier et de la petite rue Érié puis, à partir de 1870, le terrain voisin au sud, soit au nord de la ruelle Brant.

Ce secteur se situe sous l'actuel pont Jacques-Cartier, à quelques mètres du fleuve Saint-Laurent.

Pour la seule année 1871 et avec quatre fournées par mois, la fabrique de la ruelle Brant a produit 5 070 000 pipes, d'une valeur de 13 260 \$. Les boîtes de pipes Bannerman étaient alors vendues en moyenne 0,85 \$ chacune, comparativement à 1,09 \$ pour les pipes Henderson.

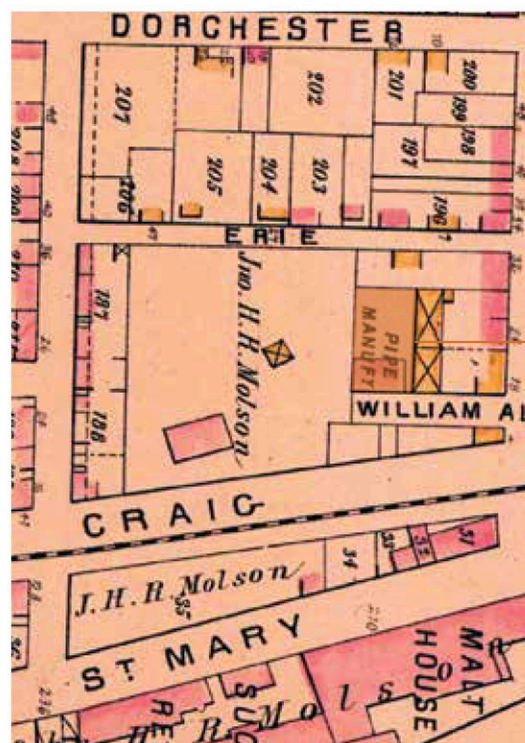
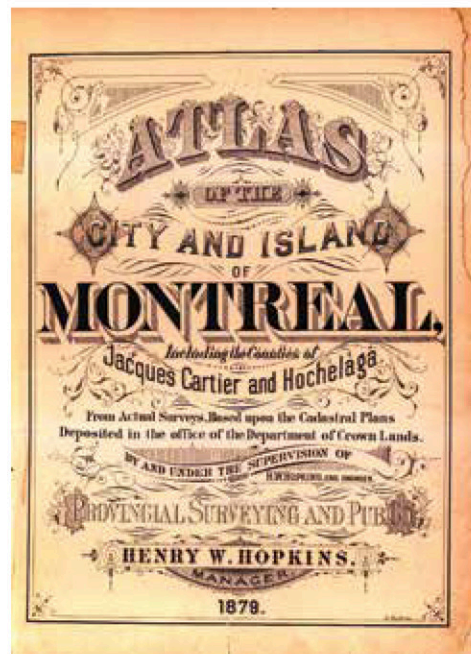
160 millions de pipes

Selon un rapport de la firme Ethnoscop, on estime que 160 millions de pipes auraient été produites dans la fabrique de la ruelle Brant entre 1870 et 1902.

En 1888, la firme sera administrée par la veuve de Robert Bannerman et ses enfants Alexander, Robert et Thomas Bannerman. Elle deviendra Bannerman Brothers, manufacturiers de pipes, de tabac et de corde. Alexander Bannerman fermera définitivement l'entreprise en 1902.

En 1986, lors du prolongement de l'autoroute Ville-Marie, des vestiges rattachés à la deuxième fabrique de pipes Bannerman, celle de la ruelle Brant, ont été mis au jour près du pilier du pont. Le site, codifié « BjFj-26 » contenait plus de 700 fragments de pipes et de cazettes*.

* Étui de terre réfractaire dans laquelle on fait cuire les pièces de poterie fine ou de porcelaine pour les soustraire à l'action directe des flammes, à l'influence de la cendre, des gaz, etc. (Source CNRTL)



En 1879, l'ingénieur Henry W. Hopkins dresse l'Atlas of the City and Island of Montreal including the counties Jacques Cartier And Hochelaga. Au sud du quadrilatère des fouilles, on voit

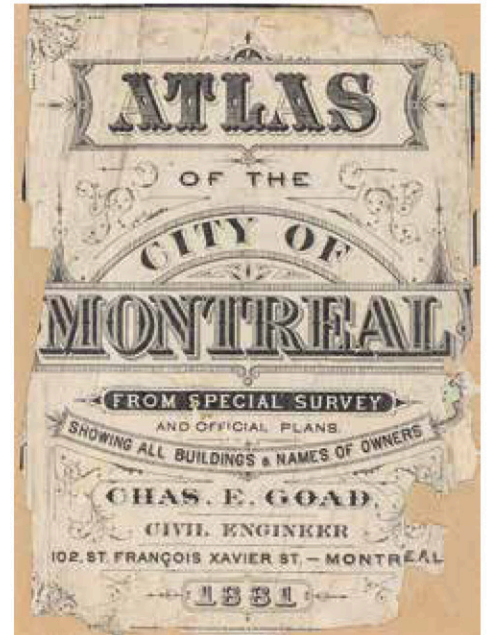
la manufacture de **pipes des Bannerman**,

juste à côté du terrain où se trouve la villa de la famille Molson, non loin de la brasserie.



Les fouilles de 2019 sur le site de la fabrique Bannerman ont semblé donner des résultats moins spectaculaires aux yeux des néophytes.

SOURCE Patrimoine archéologique des poteries, briqueteries, tuileries et fabriques de pipes au Québec, Étude réalisée par Ethnoscop en avril 2009 pour le compte du Ministère de la Culture et des Communications.

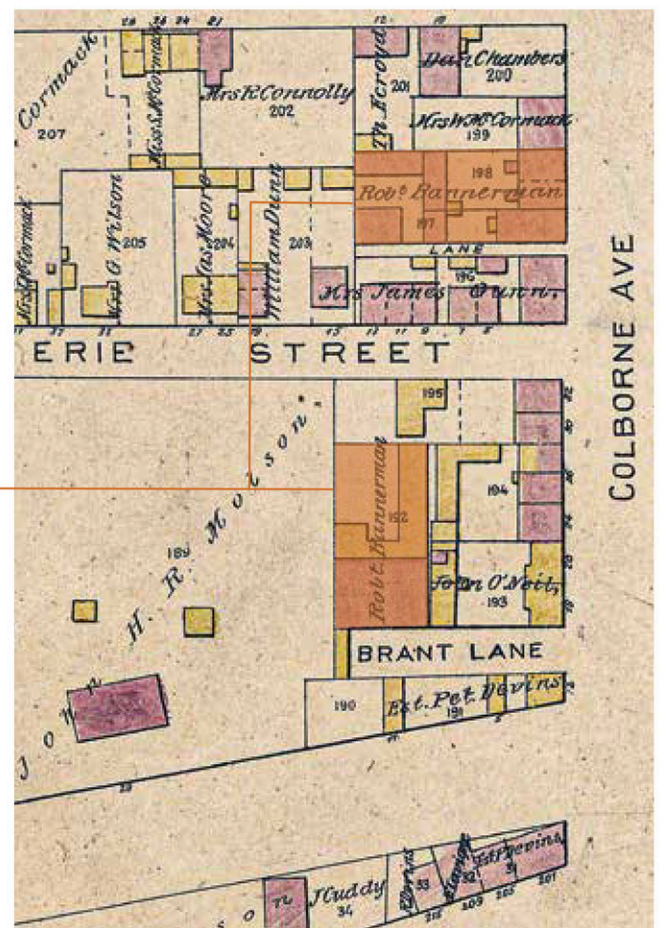


Plus de 13 000 artefacts

En 2007, une autre intervention archéologique a eu lieu dans le cadre de la mise en place d'une conduite de gaz. Cette seconde intervention a mené à la collecte de 13 158 artefacts et écofacts, la plupart rattachés à la production des Bannerman, dont 12 842 fragments de pipes.

La collection de pipes de 2007 se compose à 97,6% de fragments de pipes en argile blanche, à 1,8% de fragments de pipes en argile rouge et à 0,6% de fragments de pipes en argile noire.

La marque « R. BANNERMAN/MONTREAL » a sans doute été utilisée sur le site de la première fabrique et probablement au cours des années 1870 sur le site de la deuxième fabrique (BjFj-26), alors que la marque « BANNERMAN/MONTREAL » aurait été employée sur le site BjFj-26 des années 1870 à 1902.



Sur cette carte intitulée *Atlas of the City of Montreal from special survey and official plans showing all buildings & name of owners*, l'ingénieur Charles E. Goad a inscrit les terrains qui accueillent les **deux fabriques Bannerman** : le premier au nord de la ruelle Brant; le second au nord de la petite rue Érié.

Discrimination salariale et exploitation des enfants

À l'exemple d'autres secteurs industriels, les manufactures de pipes pratiquaient la discrimination par l'embauche à l'usine de femmes et enfants payés moins cher.

Selon le recensement de 1871, le pipier Bannerman comptait 38 employés, soit quatre hommes, 24 femmes, un garçon et neuf filles.

Son concurrent, Henderson, avait 50 employés, mais seulement 12 femmes et quatre enfants.

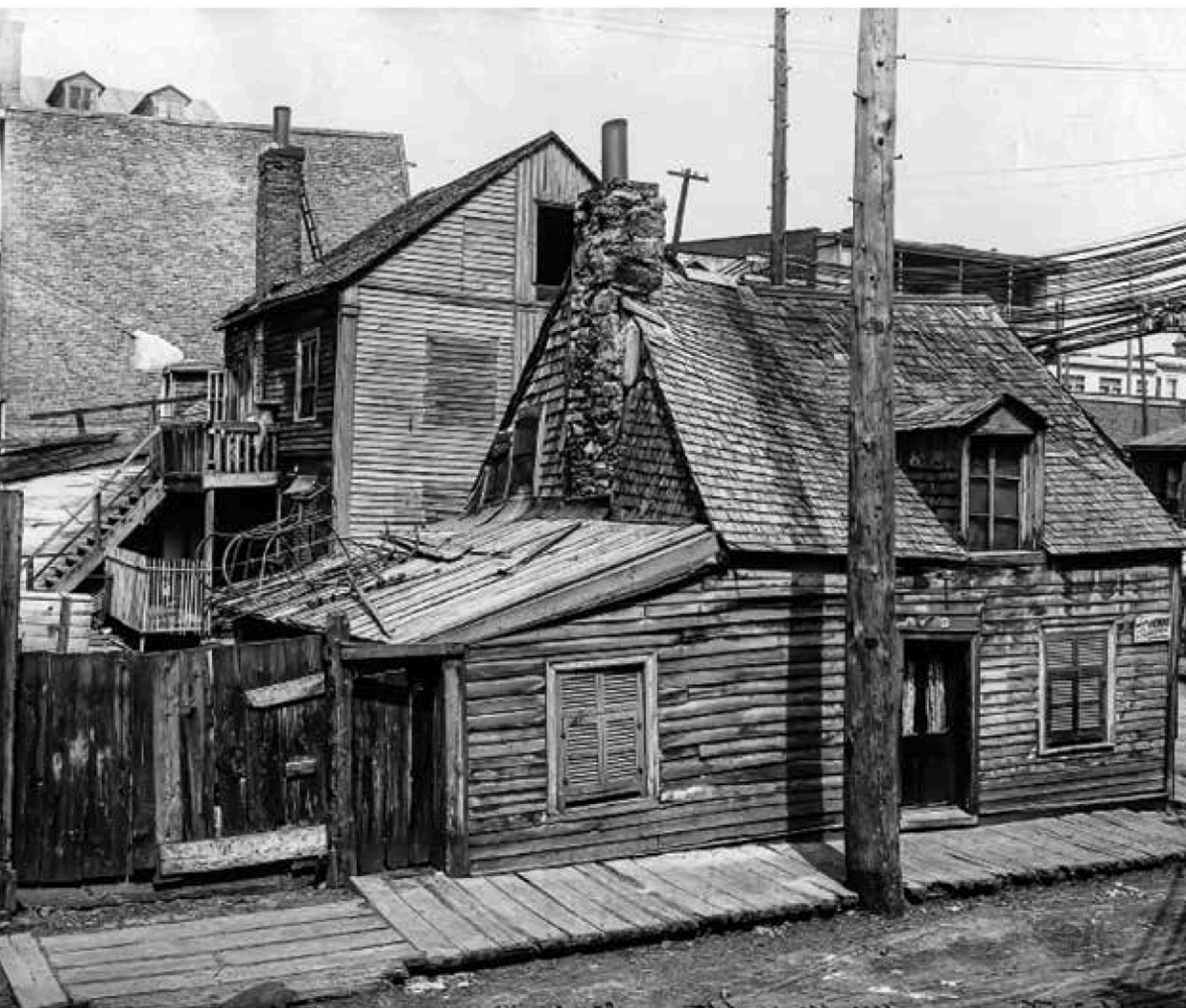
Avec pour résultat que le salaire annuel moyen s'élevait à 137 \$ chez Bannerman, mais atteignait 240 \$ chez Henderson.

Irlandais et Écossais

En 1871, selon Ethnoscop, on dénombrait environ 31 pipiers à Montréal, ouvriers et patrons.

Si les ouvriers étaient Irlandais, les propriétaires des fabriques montréalaises (les Henderson, Bannerman et Dixon) étaient tous d'origine écossaise,

À Montréal, les pipiers vivaient dans des taudis, du moins les ouvriers. Les patrons, comme Henderson, habitaient des villas loin des manufactures.



Cette photographie, prise en 1903 pour le studio Notman & Son, d'une maison d'un quartier ouvrier de Montréal illustre bien les conditions de vie précaires de ses habitants.

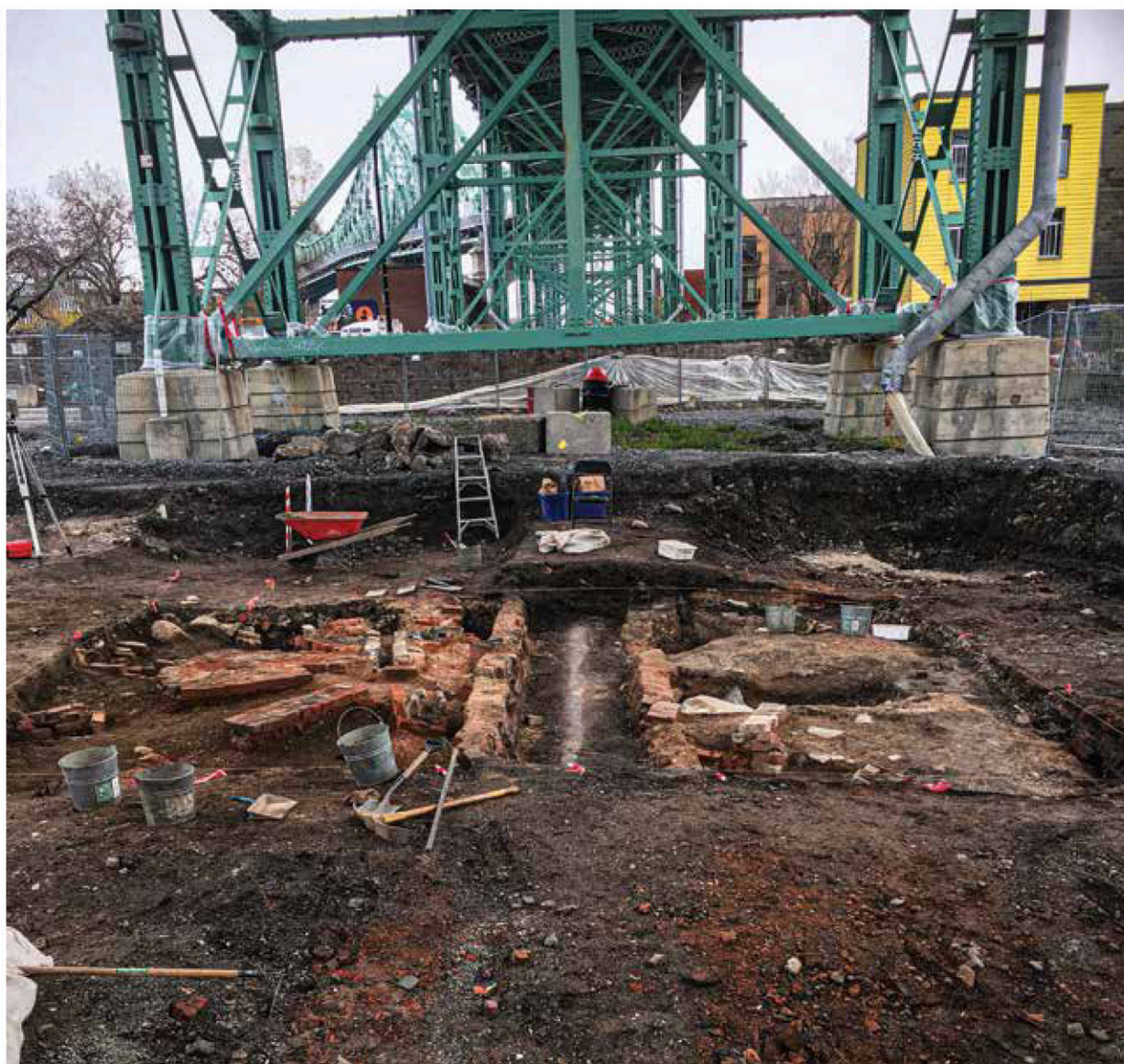
Un four à pipe mis à jour

Après quelques semaines de recherche sous le pont Jacques-Cartier, l'équipe d'archéologues a finalement mis à jour cet automne un imposant four pour cuire les pipes utilisé durant la seconde moitié du 19^e siècle.

Dès le début des fouilles, *L'itinéraire* a appris que c'était l'un des principaux objectifs de cette recherche. L'ouvrage a été découvert sur le site de la fabrique Henderson, tel qu'il apparaît sur une carte de 1846.

S'il n'est pas recouvert, le public pourra voir l'ouvrage juste en dessous du pont, sur la rue Sainte-Catherine Est. Compte tenu de la valeur de la découverte et du caractère privé du site, la population est invitée à respecter le périmètre de sécurité.

© LAURENT SOUMIS





© PJCCI

En 1929, on termine la construction du pont du Havre, rebaptisé Jacques-Cartier. Tout juste du côté est de la voie d'accès au pont (à gauche), on voit encore certains immeubles du quartier des pipiers tombé en désuétude au début du siècle. Ils seront finalement rasés.

Un spécimen incomparable

À l'origine, on avait prévu terminer les fouilles au tout début d'octobre. Mais devant les éléments encourageants, l'équipe a poursuivi ses recherches et a mis à jour le four à pipes au début du mois de novembre.

Lors de précédentes fouilles en 2009, l'archéologue Martin Royer avait estimé que plusieurs des pièces trouvées sur le site des fabriques Henderson et Bannerman contenaient des artefacts qui « constituent des découvertes pour lesquelles peu d'éléments comparables semblent exister au Canada ou ailleurs ».

« Si elles étaient étudiées plus à fond, les collections Bannerman et Henderson livreraient sans doute de nombreuses informations quant aux divers motifs de fourneaux, le degré de popularité de ces motifs, leur origine et leur symbolique. »



Un site à haut potentiel

Dans un rapport adressé au ministère québécois de la Culture et des Communications, l'archéologue rappelait en 2009 que « de nombreuses valeurs peuvent être retenues pour qualifier l'intérêt des sites archéologiques ». Dans le cas précis des deux sites, Martin Royer soulignait « l'intégrité, le potentiel de recherche et le potentiel de mise en valeur » des sites.

« Ce sont des sites qui, à notre avis, sont les plus susceptibles de receler des ressources archéologiques », concluait-il. Dix ans plus tard, les fouilles, qui se sont achevées cet automne, lui ont donné raison.

Restera maintenant à voir ce que la société d'État fédérale des ponts, qui est propriétaire des découvertes faites sur son terrain, décidera pour mettre - ou non - en valeur ces découvertes.

La construction du pont du Havre, devenu par la suite le pont Jacques-Cartier, a entraîné la démolition de plusieurs immeubles du quartier des pipiers. Cette photo remonte à 1929.

© ARCHIVES DE LA VILLE DE MONTRÉAL

Le travail ne fait que commencer

Les personnes familières avec ces questions ne s'attendent pas à une décision avant quelques mois. Ainsi, Audrey Pouydebasque, coordonnatrice communication et stratégie média chez Héritage Montréal, rappelle que « les fouilles archéologiques ne sont qu'une partie du travail des archéologues ».

« Il y a une série d'analyses qui doivent ensuite être faites en laboratoire pour comprendre ce que les fouilles ont donné, explique-t-elle. Il nous paraît donc normal que la Société attende avant de publier des résultats. »

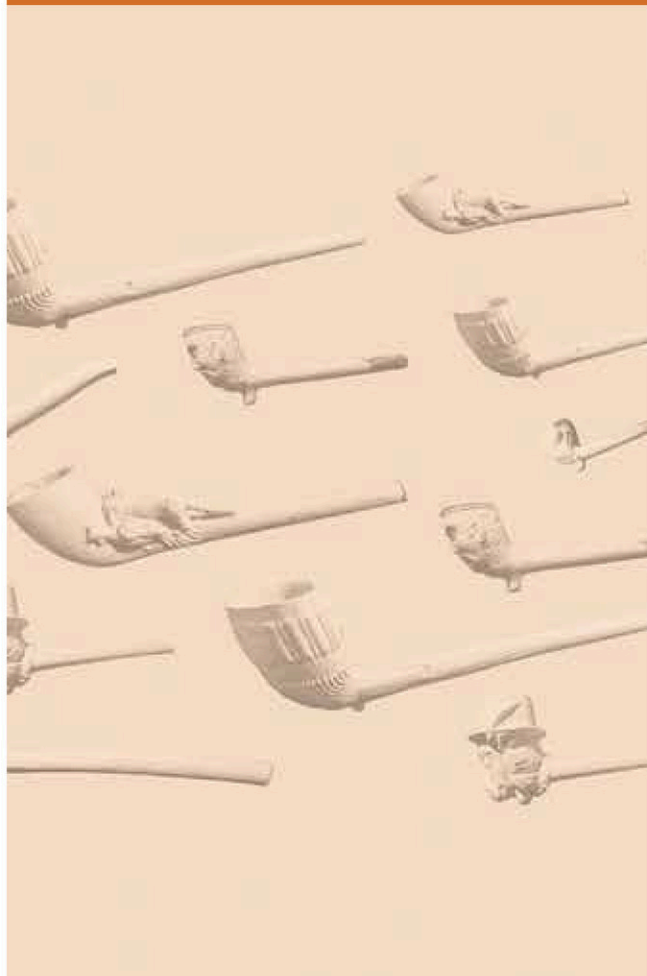
« Ce secteur compte parmi les anciens faubourgs de Montréal, note-t-elle. Bien des bâtiments de ce faubourg ont été rasés pour faire des infrastructures dont le pont Jacques-Cartier (jadis pont du Havre) et l'autoroute, ainsi que pour des projets comme la Maison de Radio-Canada. Le sol risque fort de contenir des éléments intéressants sur l'habitat ancien de Montréal. »



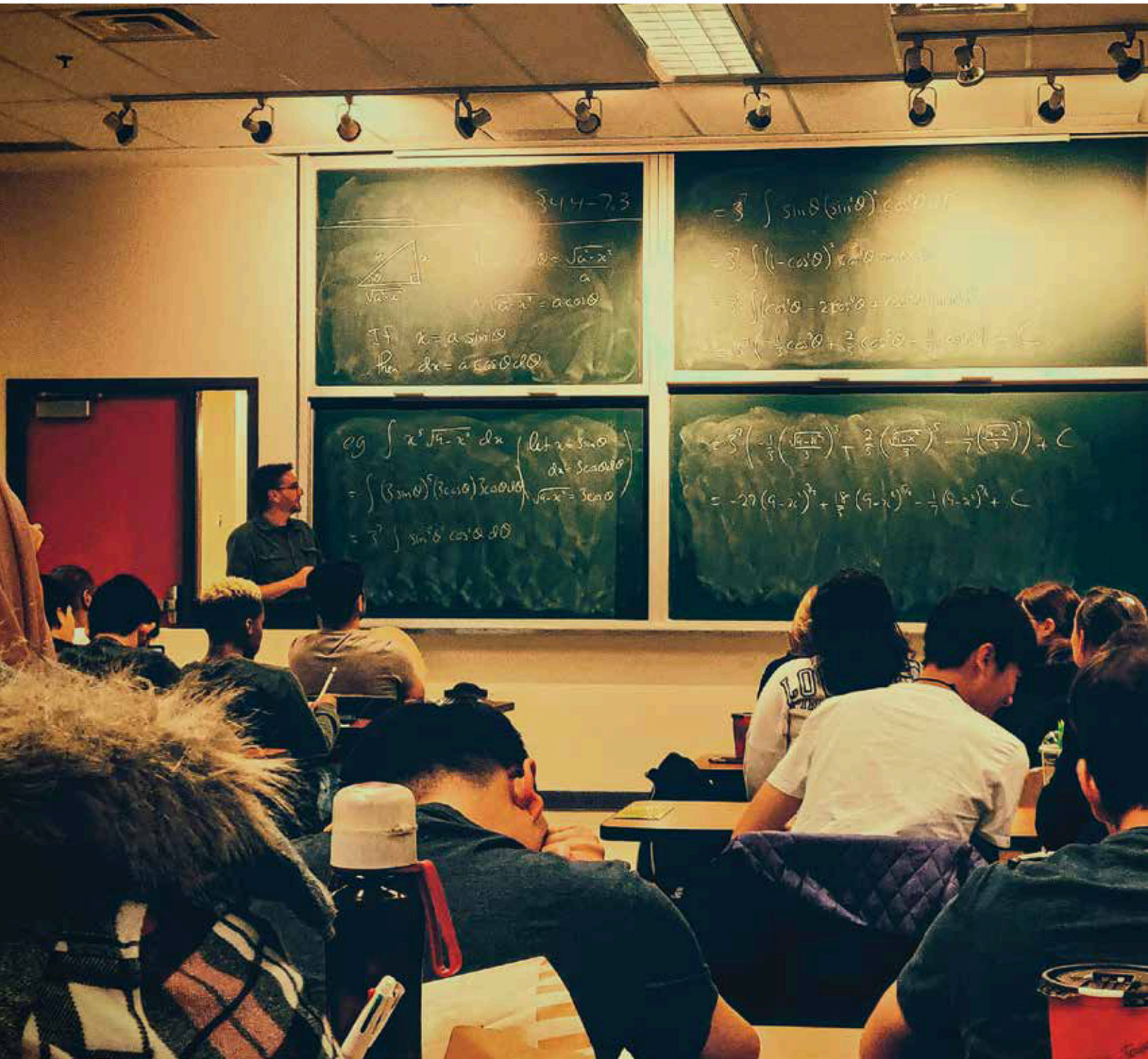
© MUSÉE DE LA POINTE-À-CALLIÈRE



En 2017, le Musée de la Pointe-à-Callière a présenté certains artefacts de pipes retrouvés dans le quartier dans le cadre de l'exposition *Fragments d'humanité*.



Dans la tête des camelots



Si tu retournais à l'école qu'est-ce que tu étudierais?

Étudier l'informatique

En informatique. C'est un travail qui est très demandé. Il y a une pénurie dans le domaine. Il faut être qualifié pour faire ça. Ça pourrait être autant en programmation ou pour la conception d'effets spéciaux. Ça demande une formation à long terme, il faut être doué et il faut constamment se mettre à jour, car ça évolue très vite.

FRANCE LAPOINTE

CAMELOT SAQ MONT-ROYAL / MENTANA

Électricité et robotique

En électronique en système automatisé. Ça comprend la robotique, les ascenseurs, les escaliers mécaniques, l'électricité, la soudure et la domotique. C'est un métier où ce n'est jamais pareil et c'est bien payé.

BENOÎT CHARTIER

CAMELOT MÉTRO LIONEL-GROULX

Sécurité mentale

La sécurité et la psychologie. J'ai étudié à l'Académie de sécurité et je trouve qu'il manquait des éléments à la formation. Il y a aussi un baccalauréat qui se donne là-dedans. Pour la psychologie, quand tu es un agent de sécurité dans un hôpital psychiatrique, c'est important d'avoir des notions là-dedans.

SERGE TRUDEL

CAMELOT PLACE VALOIS, ONTARIO / VALOIS

Les jeunes de la rue

Je finirais mes études en travail social. Je travaille avec les jeunes de la rue depuis 10 ans. J'aimerais travailler dans un refuge. C'est pas mal la seule affaire que je peux faire à mon âge. J'adore les jeunes marginalisés. Je le suis moi-même, marginalisée.

SYLVIE DESJARDINS

CAMELOT ÉPICERIE METRO MONT-ROYAL

L'état de la planète

Moi, si je retournais à l'école, j'étudierais probablement en histoire ou en géographie parce que l'état de la planète me préoccupe un peu. Pour l'histoire, j'aimerais me spécialiser en théologie pour avoir les capacités de confondre certaines religions auxquelles je ne serai jamais adepte.

ANTOINE DESROCHERS

CAMELOT ÉPICERIE MÉTRO, SAINT-HUBERT / BOUCHER

Profession : sociologue

J'irais terminer mon baccalauréat en sociologie et j'irais même plus loin. Je ferais ma maîtrise et mon doctorat. J'aime les sciences humaines et j'aimerais travailler dans la recherche ou l'enseignement comme sociologue. À l'époque, j'étais spécialisé en sociologie des régions éloignées. J'avais lu du Bourdieu et j'avais *tripé*.

YVES GRÉGOIRE

PARTICIPANT - DISTRIBUTION

Soins non conventionnels

J'étudierais pour devenir naturopathe et homéopathe. Il y a des choses dans ces domaines qui sont utiles pour prévenir et combattre le cancer. Le cancer, c'est le mal du siècle. J'ai été infirmier dans le passé. J'étais au Queen Mary Veteran's Hospital dans Côte-des-Neiges et il a été vendu au ministère de la Santé du Québec. Il y a eu des coupures. On m'a offert un poste à Sainte-Anne, mais j'ai refusé. J'étais tanné et je voulais passer à autre chose.

JACQUES ÉLIZÉ

CAMELOT SAINT-LAURENT / SAINTE-CATHERINE

école

L'homme ne vit pas seulement de pain, aurait dit un sage visionnaire. Rien n'est plus pertinent de nos jours. Notre esprit a autant besoin de nourriture que notre corps. De nos jours, le flux d'informations est impressionnant, l'évolution technologique, fulgurante. La mise à jour de nos connaissances est d'une importance capitale. Mais, est-ce que l'école à l'âge adulte ou la scolarisation après la quarantaine serait la formule logique ? Est-ce qu'on retourne à l'école de la même façon, que l'on se trouve au Québec ou ailleurs dans le monde ?

Dans le monde islamique dont fait partie le Maroc, le pays d'où je viens, l'apprentissage est valorisé au point d'être sacré, du moins en théorie. Le premier verset révélé au Prophète de l'islam lui enjoint de lire.

«*Lis !* » Le prophète lui-même invitait les fidèles à apprendre la science du berceau jusqu'à la tombe quitte à aller jusqu'en Chine pour trouver le savoir. Oui, en Chine. C'était un pays mythique, lointain à l'ère du saint Prophète et c'est un pays qui n'a pas encore révélé tous ses secrets et tout son potentiel. «*Quand la Chine se réveillera, le monde tremblera !* », a d'ailleurs titré Alain Peyrefitte, diplomate et homme d'État français, dans un de ses livres.

Sauf que la nation du Prophète, suite à un âge d'or inoubliable, s'est enfoncée dans la décadence. C'était le retour des ténèbres. L'analphabétisme et l'ignorance ont pris le dessus et aujourd'hui, ces pays ont malheureusement les taux de scolarisation et de lecture les plus bas au monde. C'est pour dire que l'école a perdu son attrait au point même que le retour à l'école semble une idée farfelue.

Éducation à la marocaine...

Dans le Maroc de 1956, année de l'indépendance, il y avait si peu de gens lettrés qu'il suffisait d'avoir un certificat d'études primaires pour adhérer à la fonction publique. Et puis la barre

a été rehaussée. Successivement, on exigeait le brevet puis le baccalauréat, le diplôme de fin d'études du secondaire marocain, et la licence. Même un doctorat n'octroie pas nécessairement un métier.

L'école qui, dans les années 1960, était un atout pour l'ascension sociale n'est plus qu'une usine de chômeurs aujourd'hui. La société a perdu confiance en son système scolaire, et par extension, en toutes les institutions qui font la promotion du savoir.

Pire, au Maroc, on peut élire des députés qui n'ont pas terminé leur certificat d'études et des conseillers municipaux tout simplement illettrés. Des postes décisionnels sont comblés par des individus de cette trempe et cela n'envoie pas vraiment un message rassurant sur la valorisation des études.

Bien sûr, il peut arriver parfois que certains « érudits » continuent à apprendre. Ceux-là ont en général des motivations « pécuniaires ». Décrocher un diplôme serait pour eux un moyen de s'assurer une promotion professionnelle. C'est-à-dire que le diplôme vaut plus que la connaissance. Ils choisissent ainsi des filières accessibles et s'assurent ainsi de l'appui de profs complaisants pour valider leurs mémoires.

De ce côté de l'Atlantique, certes il existe un pragmatisme vis-à-vis des études. Néanmoins, il est constructif. Ceux qui étudient à l'âge adulte ont des intérêts légitimes et justifiés : ils veulent perfectionner leur expertise dans leur domaine, ils veulent s'accomplir. Ce qui est très sain en soi. Cela est un gage d'efficacité et de performance.

Au Maroc, le concept d'éducation des adultes n'est pas très développé. Il est inexistant dans certaines petites villes. On a juste des gens qui se sont attardés à « faire l'école ». Ce passage mériterait d'être expliqué en une phrase. En général, un adulte se devrait d'avoir une place dès la jeune vingtaine et la fonction publique excluait les 40 ans et plus. Alors que l'entrée aux

École d'un jour, de toujours



par Mostapha Lofti
Camelot métro Édouard-Montpetit

écoles d'ingénieurs par exemple est perçue comme un prestige, et requiert un nouveau bac, les diplômés des années précédentes sont exclus. Théoriquement, les études ne servent donc plus à rien après un certain âge.

« Ça va servir à quoi ? »

J'ai décidé de reprendre les études après 40 ans. Et, bien que mon parcours scolaire ait été jalonné d'embûches et de malchances, liées à une fragilité constitutive et une précarité sociale, le plus dur avec ce choix a été d'affronter les « ça va servir à quoi ? » et les « aucun intérêt, maintenant ».

C'est un long travail sur soi et une remise en question permanente. Les normes sociales y sont pour quelque chose. Un homme de 40 ans et plus est censé avoir réalisé déjà certaines choses comme avoir une carrière, une famille ou une maison, etc. Par conséquent, un « élève » de cet âge est en proie à une kyrielle de questions et d'interrogations : « *Qu'est-ce que je suis en train de faire sur les bancs d'école ? Serais-je en train de perdre du temps ? Et les gens qu'est-ce qu'ils vont dire ?* »

Selon moi, c'est vrai la capacité d'apprendre, de mémoriser diminue avec l'âge. Pour moi, l'idéal est de ne pas recommencer ses études à 40 ans, mais de chercher à se perfectionner et s'accomplir.

Le profil idéal est celui d'un professeur-chercheur qui termine son doctorat ou un autre qui poursuit des études postdoctorales : dans le sens où il est déjà en possession d'une « situation ».

Mais au fond quelle est la raison d'être de tous ces clichés, de toutes ces comparaisons et ces références ? Si, ici-bas, tout individu est unique, il est donc normal que son parcours scolaire et académique le soit aussi. L'alphabétisation doit aussi être perçue comme propre à chaque individu, même si elle est constatée après la quarantaine. En aucun cas, l'école ne doit avoir comme

finalité une carrière ou un travail. On peut retourner à l'école simplement pour le plaisir d'apprendre. Et personne ne doit se sentir contraint de justifier son retour sur les bancs d'école.

Plaisirs et pépins

L'être humain a besoin du savoir comme il a besoin de l'air. Certes, il est limité après un certain âge. Pourtant, l'expérience et la sagesse permettent de conscientiser ses apprentissages.

Le retour à l'école après un certain âge n'est pas une décision à prendre à la légère. Il faut la planifier, car elle nécessite une certaine logistique et des moyens. Elle peut aussi être sujette à une concertation avec son entourage, car un retour à l'école peut avoir une incidence sur ses proches.

Il faut aussi se renseigner, s'informer et surtout chercher de l'aide pour s'orienter. L'important c'est que l'adulte sache à quoi s'attendre et ait une vision claire des perspectives qu'il peut espérer.

La société a aussi un rôle à jouer. D'abord, il faut se livrer à un travail de réification et de remise en question : l'école n'est pas « la chasse gardée » des enfants ! Elle doit se mettre en diapason avec une tendance en vogue et nous devons mettre tous les moyens à la disposition de ceux qui veulent s'y aventurer.

La formation à l'âge d'adulte a son lot de plaisirs parce qu'elle est truffée d'obstacles et de pépins. Si les roses sont belles, c'est parce qu'elles ont des épines.

À chaque âge son charme, à chaque âge son école !



par Yves Grégoire
Participant - distribution

Tout est science.
Des confins de
l'univers à la nature
qui nous entoure,
dans la technologie
de tous les jours en
passant par la vie
sur Terre, la science
est partout.

© PIXABAY



Une mémoire d'oiseaux

En activant des neurones spécifiques dans le cerveau de certains oiseaux, des scientifiques ont réussi à leur implanter de faux souvenirs. Par cette méthode les oiseaux ont produit des chants qu'ils n'avaient jamais entendus auparavant.

En utilisant la lumière pour contrôler les tissus vivants (processus de l'optogénétique), les chercheurs ont activé certains circuits neuronaux chez les oiseaux. Durant l'expérience, la durée des notes dans le chant que les oiseaux ont appris était équivalente à la durée d'activité des neurones.

Cette étude pourrait nous en apprendre davantage sur l'apprentissage vocal et le développement du langage dans le cerveau humain. Éventuellement, nous pourrions comprendre les problèmes de développement du langage.

Les oiseaux utilisés sont des diamants mandarins qui apprennent de leurs pères et d'autres mâles adultes. Ils mémorisent puis se pratiquent des milliers de fois pour y arriver. Les chercheurs utilisent les mandarins, car leur développement vocal est similaire à celui des humains.

L'étude a été publiée dans la revue *Science* le 4 octobre 2019.



© NEL HYDROGEN



3

Hydrogène bon marché

Très utilisé dans la fabrication de l'engrais et du verre plat ainsi que pour le traitement thermique de pièces mécaniques, l'hydrogène sera probablement un jour inclus dans le mix énergétique servant à alimenter les véhicules automobiles du futur. Mais pour cela, il faudra parvenir à le produire à l'échelle industrielle de façon propre et économique. Les chercheurs sont, semble-t-il, sur la bonne voie.

Actuellement, l'industrie utilise l'hydrogène par reformage de gaz naturel. Une méthode peu coûteuse, mais très polluante (en CO₂ notamment).

Une autre méthode, plus propre, existe : l'électrolyse. Cependant elle est plus dispendieuse. Les catalyseurs actuels sont le problème, car ils sont à base de métaux précieux, comme le platine ou l'iridium. C'est pourquoi les scientifiques du SLAC National Accelerator Laboratory travaillent sur un catalyseur à poudre noire de nanoparticules de phosphore de cobalt déposées sur du carbone. Il y a encore du chemin à faire, cependant la recherche semble plus que prometteuse.

2

Nouvelles combinaisons spatiales

Avec le retour des voyages sur la Lune, le prochain étant prévu pour 2024, de nouvelles combinaisons spatiales ont été présentées en octobre au siège de la NASA. Il était temps, car le dernier modèle datait des missions Apollo. Ces nouvelles combinaisons présentées sont des prototypes. Des périodes de tests sont à prévoir avant d'être finalisées. Des retards et des problèmes de financement font qu'elles ne devraient être prêtes qu'en 2023, peu de temps avant le début de la mission Artemis.

Deux combinaisons ont été conçues, véritables mini-vaisseaux spatiaux qui fournissent l'oxygène, purifient l'air, régulent la température interne et protègent des radiations. L'une, appelée xEMU (combinaison blanche sur la photo), sera utilisée pour marcher sur la Lune, tandis que l'autre (combinaison orange) sera consacrée au trajet entre la Terre et notre satellite.

La combinaison xEMU sera plus flexible, surtout pour les bras, qui pourront s'étirer au-dessus de la tête. Les astronautes pourront se baisser pour ramasser des pierres sans risque de perdre l'équilibre. La combinaison conviendra à toutes les tailles, tant pour les hommes que pour les femmes.



© AFP | ANDREW CABALLERO-REYNOLDS





Paul Marchand

Le mercenaire de l'info

par Jason Paré

« Dans le souffle chaud des explosions, dans l'odeur solennelle du sang et de la poudre, j'étais enfin chez moi. Chaque matin, j'appareillais vers la mort dans mon voyage de destruction. Journaliste, je devais raconter avec des mots de ruines, dans une langue inachevée, que les guerres ne sont rien d'autre qu'un peu de bruit sur beaucoup de silence, un fracas passager quand le silence devient trop insupportable... Un rêve d'un monde meilleur, même si le rêve est obscène et turbulent. »

C'est ainsi que Paul Marchand, décédé de manière tragique en 2009, décrivait son métier de reporter de guerre.

En salle depuis le 29 novembre, *Sympathie pour le diable* s'inspire du livre éponyme du journaliste français ayant couvert la guerre de Bosnie au moment du siège de Sarajevo au début des années 1990. Réalisée par Guillaume de Fontenay, dont c'est le premier long métrage, cette coproduction France-Canada a été coécrite avec Guillaume Vigneault et Jean Barbe. Nous avons rejoint le réalisateur en Europe pour lui poser quelques questions, tandis qu'il faisait la promotion de son film.

Lorsque le conflit éclate en 1992, Guillaume de Fontenay a été choqué de constater notre apathie collective face à cette guerre : « *Officiellement, il y a eu 12 000 morts et 50 000 blessés à Sarajevo. On ne parle pas là-dedans des femmes qui ont été violées et des gens qui sont en choc post-traumatique, déplore le cinéaste québécois. Sarajevo, c'est l'Europe avant l'Europe. Avant le siège, la ville était constituée de 31 % de Serbes, 44 % de Bosniaques, puis le reste, de Croates, Juifs, Roms, etc. C'est une ville qui a des mosquées, des synagogues, des églises orthodoxes, des églises catholiques. Tout ça ensemble.* »

« J'avais envie de traiter le film comme un journaliste qui essaie de montrer des choses. Je n'avais pas envie d'une approche manichéenne. J'ai voulu éviter toute complaisance. »

Guillaume de Fontenay



L'engagement d'un journaliste

Paul Marchand a passé près d'un an et demi à Sarajevo. Il ne faisait pas des allers-retours entre Paris et la capitale de la Bosnie-Herzégovine. Il habitait Sarajevo. « C'était un mercenaire de l'info – un freelance – sans aucun soutien autre que le paiement de ses articles, de ses topos radio et télé, explique Guillaume de Fontenay. Ça ne coûtait rien à une rédaction. Quand on envoie une vedette, ça coûte les primes d'assurance, les blindés, l'hôtel. Ça représente une fortune. Paul risquait sa vie tous les jours. Il se promenait en voiture et il n'avait pas de gilet pare-balles. »

S'il l'entendait parfois à Radio-Canada, Guillaume de Fontenay a commencé à s'intéresser à Paul Marchand lors de la sortie de son livre en 1997, *Sympathie pour le diable* publié aux éditions Lanctôt. « Au début, quand j'ai lu son livre, j'ai failli le refermer, raconte le réalisateur. Je le trouvais vraiment insupportable. Et puis, après quelques pages, je me suis rendu compte que j'avais affaire à quelqu'un d'une grande intelligence, d'une sensibilité extraordinaire et qui avait une plume exceptionnelle. Cet homme blessé m'a touché. » Touché au point où Guillaume de Fontenay désire en faire une pièce de théâtre, mais le projet ne se concrétisera pas, car il hésite à approcher le journaliste.

Puis en 2005, Guillaume de Fontenay contacte la productrice Nicole Robert chez Go Film et lui présente un document de 50 pages, comprenant un synopsis et ses recherches. Il rencontre ensuite Paul Marchand en juin 2006. Selon Guillaume de Fontenay, jamais il n'aurait pu écrire ce scénario sans lui : « J'avais construit un scénario à scène. Je lui ai présenté et il a nourri chaque scène. On a fonctionné comme ça pendant trois ans et on est arrivé avec un scénario achevé peu de temps avant sa mort, en mars 2009. »

Si le scénario est achevé en 2009, dix ans seront tout de même nécessaires pour produire le long métrage. Lorsqu'on lui demande pourquoi ça été si long, le réalisateur explique que « les institutions sont extrêmement frileuses avec ce genre de sujets. Ce n'est pas une comédie, ce n'est pas un truc léger et puis ce n'était pas un truc 100 % québécois, parce que les gens n'ont pas de mémoire. » Selon le cinéaste, nous avons oublié que plusieurs militaires québécois et canadiens ont été déployés en Bosnie (un total de 10 000 entre 1992 et 1995). « Plusieurs sont revenus avec un choc post-traumatique, souligne Guillaume de Fontenay, dont l'un des amis souffre de ce syndrome. Le premier général à avoir été à Sarajevo, c'est Lewis Mackenzie, un général canadien. À moins de ne pas écouter les nouvelles, à moins d'être insensible à l'actualité, à moins de trouver la planète si grande que rien ne nous concerne, ben... Moi je trouvais que c'était assez québécois. »

La blessure

C'est l'acteur franco-canadien Niels Schneider qui incarne Paul Marchand à l'écran. Le public québécois a pu découvrir le comédien en 2007 dans le film *Tout est parfait* d'Yves-Christien Fournier, puis en 2010 dans le long métrage *Les amours imaginaires* de Xavier Dolan. Son jeu dans *Sympathie pour le diable* est particulièrement impressionnant : « *Niels s'est investi de façon extraordinaire dans ce rôle, raconte Guillaume de Fontenay. Il a perdu du poids, il a travaillé sa diction, sa gestuelle, le souffle et la nervosité qui caractérisaient Paul Marchand. Niels a tellement plongé dans ce rôle qu'il est resté en lui après le tournage.* »

Ce qui a poussé le cinéaste à le choisir, c'est que l'acteur avait à la fois chez lui un côté dandy et grande gueule, mais aussi une fêlure. Niels Schneider a vécu un événement tragique en 2003 : son frère Vadim est mort dans un accident de voiture en revenant d'un plateau de tournage. « *C'est des choses qui sont innommables et impensables, explique le réalisateur de *Sympathie pour le diable*. Paul avait ce type de blessures. Il y avait quelque part une parenté que je trouvais intéressante et qui a servi à nourrir Niels dans son jeu.* »

Une approche documentaire

Guillaume de Fontenay a tourné dans les vrais lieux avec une équipe à majorité bosniaque. Il a également choisi une approche documentaire pour son film. La caméra est portée à l'épaule, il n'y a pas de musique extradiégétique et la violence est assez frontale. Autre choix intéressant : le cadrage a un format 4/3. « *J'ai choisi le 4/3 parce que c'est le format télé de l'époque, mais c'est aussi un format qui me permet de créer et d'accentuer une impression d'urgence, précise le réalisateur. Au moindre mouvement de caméra, des éléments se retrouvent hors champ. C'était également une astuce pour réduire les décors puisque nous avions un petit budget pour ce type de films. J'ai utilisé de courtes focales – deux petits zooms – pour pouvoir travailler dans l'instantané.* »

Le cinéaste décide d'éviter le champ-contrechamp, afin de ne pas nuire à cette impression d'urgence qu'il souhaite injecter à son propos et à sa narration. Selon lui, cette histoire appelait cet esthétisme, cette urgence, cette façon différente de découper l'action : « *J'avais envie de traiter le film comme un journaliste qui essaie de montrer des choses. Je n'avais pas envie d'une approche manichéenne. Je tenais absolument à être carré sur mon sujet. J'ai voulu éviter toute complaisance.* »

Sympathie pour le diable est un film coup de poing, qui souligne l'importance du métier dangereux de journaliste de guerre. C'est également un devoir de mémoire pour ces conflits – et ses victimes – qui passent trop rapidement à l'oubli.

HENRI FASC FILM ET 30 FILM PRODUCTION
"UN JOURNALISTE SE DOIT D'ÊTRE À L'ENDROIT EXACT
OÙ ON LUI INTERDIT D'ÊTRE." PAUL MARCHAND



NIELS SCHNEIDER VINCENT ROTTIERS ELLA RUMPF

SYMPATHIE POUR LE DIABLE

UN FILM DE GUILLAUME DE FONTENAY

Produit et coproduit par Henri Fasc Film et 30 Film Production. Réalisé par Guillaume de Fontenay. Scénario et dialogues de Guillaume de Fontenay. Musique de Guillaume de Fontenay. Montage de Guillaume de Fontenay. Directeur de la photographie : Guillaume de Fontenay. Costumes : Guillaume de Fontenay. Production exécutive : Guillaume de Fontenay. Production : Guillaume de Fontenay. Coproducteur : Guillaume de Fontenay. Distributeur : Guillaume de Fontenay. © 2015 Guillaume de Fontenay. Tous droits réservés.

Mots de camelots

Petite puce

Depuis un peu moins de deux ans, je suis l'heureux papi d'une mignonne petite fille qui me comble de bonheur et qui rend ses parents fous de joie.

Son magnifique sourire et sa petite frimousse espiègle la rendent craquante et j'avoue fièrement qu'elle me ressemble pas mal.

Sera-t-elle un jour un petit monstre comme son grand-père ? J'espère que non... un peu quand même, mais pas trop. Surtout qu'elle a un tantinet le même caractère que mon autre fils qui est son parrain et qui était lui-même quelque peu turbulent.

Seule petite ombre au tableau, je ne la vois pas aussi souvent que je le voudrais à cause de la distance. Mais sachant qu'elle est aimée et choyée, c'est un moindre mal.

J'ai vraiment hâte de la revoir et de répondre à ses multiples questions et surtout profiter de sa naïveté, mais ça, je suis persuadé que son père va se payer la traite lui aussi autant sinon plus que moi.

Tu es mon rayon de soleil, le monde sans toi serait moins lumineux.

Ton papi qui t'aime énormément.

P.S. Oups ! Au moment d'écrire ces lignes, elle s'est transformée en vilaine petite fripouille. À suivre...

CHRISTIAN TARTE
CAMELOT BEAUBIEN / 28^E AVENUE

Au-delà du réel

J'ai vu une publicité qui m'a réellement surpris. À l'écran, on montrait l'athlète Mireia Belmonte courant sur un tapis roulant dans une bulle en plastique hermétique, connectée au pot d'échappement d'une voiture Hyundai Nexu.

Ce véhicule a quelque chose de particulier. Il fonctionne à l'hydrogène, c'est-à-dire qu'il prend de l'eau (H₂O) et par électrolyse, il sépare les atomes, deux atomes d'hydrogène pour un atome d'oxygène. Il rejette ainsi de l'air sain plutôt que du dioxyde de carbone (CO₂), comme les voitures régulières.

Pour éliminer le CO₂ émis par une auto, il faut 40 arbres matures. Cette voiture est donc révolutionnaire, malgré le fait qu'on tarde depuis trop longtemps à sortir ce véhicule sur le marché. On connaît son principe de fonctionnement depuis une vingtaine d'années. Ce principe n'est pas nouveau, il avait été initialement mis au point par BMW.

L'eau comme source d'énergie est une bonne idée pour l'environnement, vu les désastres du réchauffement climatique. Contrairement à un véhicule électrique dont la batterie n'est pas éternelle et peut devenir polluante, l'eau est une ressource qui se renouvelle d'elle-même. De plus, le lithium des batteries est une ressource pour laquelle il existe une compétition mondiale qui pourrait peut-être donner lieu à une guerre de prix sur cette ressource. Tandis que l'eau, au Québec on n'en manque pas.

On verra donc quelle ressource gagnera la partie. Qui vivra verra !

BENOÎT CHARTIER
CAMELOT MÉTRO CÔTE-VERTU
ET MARCHÉ IGA PROMENADE ONTARIO

Exeko

Exeko est un organisme qui organise des discussions liées à l'art et la justice sociale. Les réunions se tiennent trois ou quatre fois par année. On y discute de sujets originaux avec différentes personnes qui viennent de toutes sortes de milieux de travail, de nationalités. Par exemple, lors de la dernière réunion, on nous a demandé de donner des exemples de facteurs d'exclusion pour les gens qui veulent faire de l'art.

J'ai participé à Exeko pendant les deux dernières années. J'ai trouvé l'expérience enrichissante, tant pour la découverte de différentes facettes des arts que pour l'originalité des propos. Je sors de ces réunions grandie en connaissances sur des thèmes comme la communication, l'inclusion, l'accessibilité et l'équité des arts en général.

J'ai été surprise de la variété des connaissances des gens qui parlaient de l'histoire et ce qui se passait dans les arts. Chacun discutait et partageait des opinions et des expériences différentes. Par exemple, pour l'inclusion, j'ai compris que n'importe qui pouvait faire de l'art, quels que soient ses origines, son âge, son sexe, etc.

J'ai compris ensuite que même si les personnes ont droit à l'art, certaines ne pouvaient pas y accéder à cause de facteurs tels que l'éloignement. C'était mon cas, par exemple : quand j'étais jeune, je désirais beaucoup apprendre le chant et, bien sûr, devenir une chanteuse populaire, mais j'étais trop loin en campagne pour réaliser mon rêve. Il existe d'autres barrières à l'inclusion, par exemple, pour les Sutochtones.

Je garde un souvenir mémorable de toutes ces réunions d'Exeko et de l'attachement pour ceux qui travaillaient et participaient aux réunions.

LUCETTE BÉLANGER
CAMELOT MÉTRO PIE-IX

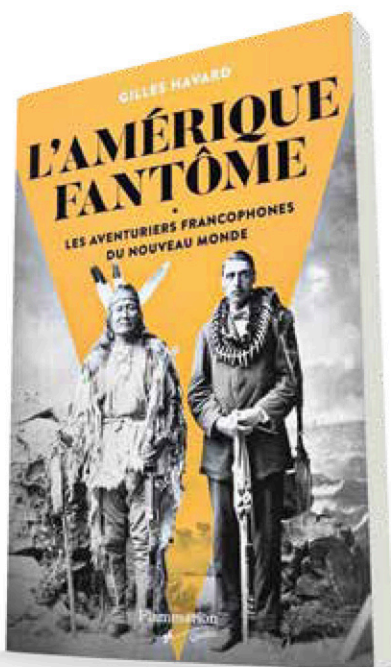


Indiens blancs



par Roger Perreault
Camelot à la distribution

d'Amérique



L'Amérique fantôme :
*les aventuriers francophones
du Nouveau Monde*

Gilles Havard

Flammarion Québec, 2019 - 656 pages

L'itinéraire vient de recevoir le dernier ouvrage de l'historien français Gilles Havard intitulé *L'Amérique fantôme : Les aventuriers francophones du Nouveau monde*. Cet ouvrage nous permet de mieux comprendre ce qu'a été la vie des coureurs de bois, ces voyageurs, véritables découvreurs de l'Amérique jusque dans l'ouest du continent, et ce, du nord au sud.

Le livre, comme l'auteur le précise dans son introduction, présente « une Amérique insoupçonnée... effacée de l'histoire et des mémoires, mais qui témoigne d'une longue trame de rencontres, de cohabitation et de métissage dont Indiens et Français furent les acteurs principaux ». Il précise que « bien avant la conquête effective du territoire et de ses populations, ces hommes [...] voyageaient en pays indien pour collecter des peaux et des pelleteries ». On les surnommait truchements, coureurs de bois, voyageurs, traiteurs, chasseurs, trappeurs ou encore hommes libres. Certains ont été héroïsés par l'historiographie et le folklore américains comme Davy Crockett, Daniel Boone, « fondateur » du Kentucky, ou encore, Kit Carson. La plupart de ces découvreurs sont pratiquement tombés dans l'oubli, mais certains sont entrés dans l'histoire.

Dix pionniers de l'Amérique française

La vie de 10 d'entre eux, parmi les plus connus, nous est présentée dans cet ouvrage. L'auteur nous invite à les suivre et nous fait connaître ce qui les caractérise. On les accompagne dans leurs pérégrinations qui remontent aussi loin que 1565 alors qu'un jeune français, Pierre Gambie, atteindra la Floride où il sera tué par deux Autochtones. On suit également la vie d'Étienne Brûlé, lui aussi mort brutalement, en 1633. De son séjour en Amérique, on retiendra surtout les compétences linguistiques qu'il a acquises, comme plusieurs le feront après lui, en parlant plusieurs langues autochtones.



Étienne Brûlé passait régulièrement de la culture huronne à la culture française et vice-versa. Peut-être, pense Havard, qu'il n'a pas su appartenir simultanément à ces deux sociétés. Analphabète, il n'a laissé aucun écrit, mais une controverse ressort. Au travers les dires des contemporains avec lesquels il a été associé, « certains lui ont créé une légende dorée, saluant l'explorateur des Grands Lacs alors que d'autres le considéraient comme un "vaurien", un renégat, un traître débauché et ensauvagé, dont la disparition violente vient clore l'itinéraire aberrant d'un renverseur d'utopie ».

On découvre également les tribulations aventureuses, amoureuses et ambitieuses de Pierre-Esprit Radisson qui n'hésite pas à passer sous le patronage de la France ou de l'Angleterre, au gré des besoins du développement de ses affaires commerciales. Ses goûts de découvertes lui ont d'ailleurs permis d'établir des relations très suivies avec plusieurs groupes d'Autochtones. Il a passé de longs moments parmi eux au point d'être adopté par une famille qui le traitera comme leur propre fils. En le suivant, on fait la rencontre de Pierre Des Groseilliers, connu comme expéditeur et découvreur, mais aussi entrepreneur, propriétaire foncier et commerçant. Il deviendra même capitaine de milice. Ces derniers nous font bien voir qu'outre l'esprit d'aventure, c'est aussi le désir de réussite financière et d'obtention d'un statut social enviable qui les motivent.

Nicolas Perrot, quant à lui, s'est fait connaître en raison de sa grande compréhension de l'esprit des Autochtones dont il parlait les langues et avait adopté leurs usages. Célébrité locale, traiteur de pelleteries, serviteur du roi, négociateur, linguiste et curieux invétéré, sa réussite financière sera par contre très relative sinon inexistante. Ce sera sa femme, sa curatrice, qui gèrera ses affaires et ses terres et qui élèvera pratiquement seule leur douzaine d'enfants.

La famille La Vérendrye

En février 1913, sept adolescents américains de Fort Pierre, au Dakota du Sud, en jouant dans un parc, ont mis la main sur une plaque datée de 1743 portant sur un de ses côtés un nom gravé : La Vérendrye. Cette trouvaille venait corroborer un épisode inconnu de l'expansion française dans les tréfonds de l'Amérique et qu'un archiviste français avait découvert en 1842, à travers des documents d'époque. Ainsi, Pierre de La Vérendrye, et ses quatre fils, oubliés dans le sillage de la conquête britannique du Canada, ont exploré les Prairies, et les Rocheuses, 70 ans avant les Américains, qui en revendiquent pourtant souvent l'exploit.



Arrivée de Pierre-Esprit
Radisson dans un camp
amérindien en 1660,
Charles William Jefferys
(1869–1951)

Et du côté autochtone...

Tout au long du livre, on voyage aussi en compagnie de Jean-Baptiste Truteau, Toussaint Charbonneau et Étienne Provost. L'ouvrage présente également une foule de renseignements sur la culture autochtone, leur itinérance, les guerres continues que se livrent les différents groupes, leurs us et coutumes, notamment sur la chaleur de leur réception de ses étrangers qu'ils prennent souvent pour de véritables dieux. Il faut dire que les armes à feu et les cadeaux que leur offrent les Français créent une profonde surprise et beaucoup de bonheur.

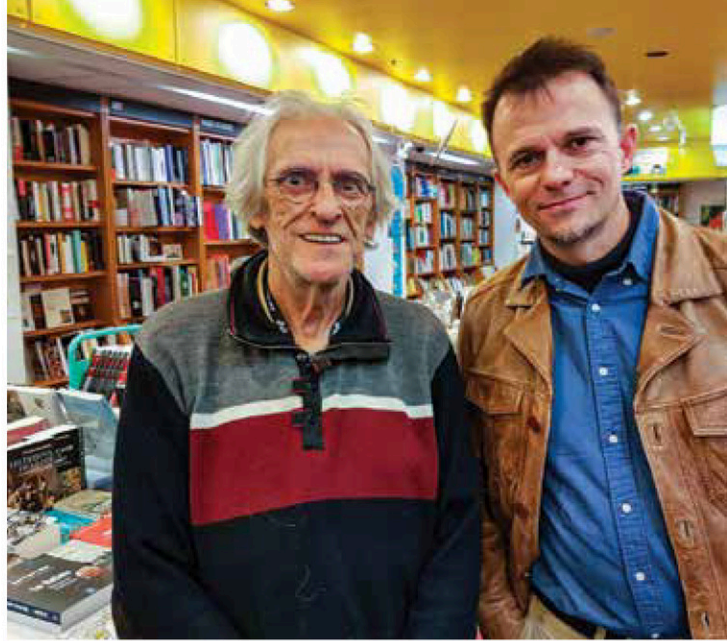
On trouve également dans le livre de Havard de nombreuses indications sur les conditions des femmes autochtones, responsables de tâches ingrates, comme le transport des marchandises lors des déplacements ou des expéditions. On s'aperçoit aussi que dans plusieurs communautés, elles jouissent d'une liberté sexuelle assez grande en vertu de l'absence de la notion de jalousie. Plusieurs ne se priveront pas de s'unir à elles dans ce qui deviendra un large métissage entre les nouveaux arrivants et les locaux.

Sans insister beaucoup, l'auteur remarque les difficultés qu'éprouvaient les missionnaires à catholiciser les Autochtones. Nombre de ceux-ci ont nettement plus de considération pour la terre que pour le ciel. L'un d'eux dira à Radisson : « *Vois ton Dieu que tu vois là-haut. Me feras-tu croire qu'il est bon comme le disent les robes noires?... Tu vois le soleil nous brûle souvent, la pluie nous mouille, le vent nous fait faire naufrage, le tonnerre, les éclairs hurlent et tuent et tout ça vient d'en haut. Ne vois-tu pas que la terre nourrit toutes les créatures vivantes? Je ne veux pas aller là-haut.* »

Ce genre d'anecdotes et les informations offertes dans cet ouvrage en font un véritable traité sociologique sur la vie des explorateurs de cette époque et sur celle des Autochtones. Gilles Havard nous fait mieux comprendre cette période et ses réalités, souvent surprenantes, qui ont marqué notre histoire. C'est pourquoi je vous le recommande chaudement.

entrevue

Gilles Havard



ROGER PERREAULT ET GILLES HAVARD © JASON PARÉ

L'Amérique fantôme est le sixième livre de Gilles Havard portant sur la Nouvelle-France et sur les Autochtones. Nous l'avons rencontré quelques minutes avant une discussion avec l'historien Éric Bédard à la librairie Gallimard en octobre dernier.

Votre livre porte sur les explorateurs français et les coureurs de bois, avec une large portion qui s'intéresse aux us et coutumes des Autochtones. Pourquoi?

Mon intérêt pour les coureurs de bois est aussi un intérêt pour les Autochtones. C'est un prétexte pour faire l'histoire des Autochtones, plonger, s'immerger dans ces sociétés pour essayer de les comprendre à partir des sources qui documentent la vie des coureurs de bois. Parce que le coureur de bois, ou le voyageur, est à la charnière de deux civilisations : la civilisation occidentale et la ou les civilisations amérindiennes. Faire l'histoire des coureurs de bois, c'est à la fois s'interroger sur leur place dans la société coloniale dont ils sont issus et s'interroger sur la norme sociale de l'époque, car souvent, ils sont perçus négativement. Le terme « coureur de bois » est péjoratif à l'origine. Ça veut dire vagabond, celui qui fréquente les bois, pas celui qui court dans les bois.

Jusqu'au milieu du 19^e siècle, les trois quarts de l'Amérique du Nord sont encore sous le contrôle des Autochtones. Ce livre traite d'avant la conquête de l'ouest et s'intéresse à une période où les Autochtones étaient souverains, maîtres de la façon de faire du commerce parce que ça se passait chez eux, sur leur territoire.

Quelle est la différence entre la perception des Québécois et celle des Français, de cette époque? Est-ce que les Français s'intéressent à l'histoire de la Nouvelle-France?

Les Français ne connaissent pas du tout cette histoire parce que les gens de ma génération, ou plus âgés, ont été formatés par l'imaginaire du western dans lequel on voit des Amérindiens, mais surtout des colonisateurs de langue anglaise. Dans le film *Il danse avec les loups*, quand le héros arrive sur la frontière, on est en 1863 et on a l'impression que c'est le premier à arriver sur place, alors qu'il y a 150 ans que des coureurs de bois francophones circulent dans les Plaines. C'est pour ça que j'ai appelé le livre *L'Amérique fantôme*, parce que c'est une Amérique dont la mémoire a été effacée.

Si on va aux sources interroger les descendants de certains Indiens métissés des Grandes Plaines, comme je l'ai fait, on s'aperçoit qu'il y a une riche histoire à faire ressortir. Donc en France, c'est oublié. Au Québec, c'est parfois un peu oublié, parce qu'avec la Révolution tranquille et l'essor du souverainisme québécois, il y a une sorte de fermeture du Québec sur lui-même. Du coup, les Québécois ont été influencés par les frontières contemporaines, provinciales, et il y a une disjonction entre la francophonie québécoise et les autres francophonies nord-américaines. Il y a eu une forme de désintérêt par rapport à ces expéditions au loin et une focalisation sur la paysannerie le long du Saint-Laurent chez les historiens.

« J'ai appelé le livre *L'Amérique fantôme*, parce que c'est une Amérique dont la mémoire a été effacée. »

Est-ce que cette méconnaissance des Français de l'histoire de la Nouvelle-France s'explique également par le sentiment d'échec qui en découle ?

Effectivement, c'est toujours plus agréable de traiter d'histoires victorieuses que l'inverse, mais ce qui joue aussi en France, je crois, c'est que la Nouvelle-France a disparu du point de vue français comme espace de souveraineté revendiqué par le roi de France en 1763. Or l'identité nationale française contemporaine, elle s'est construite à partir de la Révolution française en 1789, donc après. Par conséquent, en France, on se rappelle du deuxième empire colonial, celui qui a été construit en Asie, en Afrique du Nord, en Afrique noire, mais il y a eu comme un oubli de l'empire de l'ancien régime, à l'époque des rois parce que, encore une fois, c'est la révolution qui a cristallisé l'opinion et l'identité des Français depuis deux siècles.

Qu'est-ce qui vous a amené à vous intéresser à tout cela ?

Je me suis toujours intéressé à l'histoire de l'Amérique du Nord et des Autochtones. Si je vous réponds de façon très honnête, ça vient de l'enfance. Quand j'étais jeune, je regardais des westerns à la télé. Plus tard, lorsque je suis allé dans les archives, j'ai vu que ce n'est pas toujours ce qui se passait dans les films. Ça a stimulé mon intérêt. Le fait que je sois Français a joué également.

C'est une façon de revisiter des personnages, les Autochtones en particulier, que je connais à travers la fiction, le cinéma et la littérature. Avec les sciences sociales, l'histoire et l'anthropologie, on peut mieux comprendre ces sociétés du passé pour les mettre en perspective avec ce que nous, on est aujourd'hui, et pour mieux nous comprendre aussi.

WIKIPEDIA CREATIVE COMMONS



François Mercier, célèbre voyageur canadien, gravure tirée de L'opinion publique, Vol. 2, no. 43, pp. 517 (26 octobre 1871), d'après une photographie de William Notman (1826-1891)

Mes idées défilent trop vite



Je suis incapable



... d'en ARRÊTER une seule ...



Idée ... idée ... idée ... idée ... idée ... idée ... idée ...
... idée ... idée ... idée ... idée ... idée ... idée ... idée ...



MARC-ANDRÉ PIETTE

AUTEUR

Du bois vieux de 3000 ans

Par quoi vous définissez-vous, vous? Votre job, vos amis? Votre indifférence par rapport à «*l'intervention insipide de l'animateur sur l'élimination de Gros Mongol de 6 pieds qui se lave sans doute pas les mains ben ben souvent # 3*» à *Occupation Double*? Quoi qu'il en soit, on peut ratisser plus large en supposant qu'on se définit par notre emploi du temps. Ces jours-ci, j'écoute *Cauchemar en cuisine* en malade. C'est une adaptation française de *Kitchen Nightmare* du chef Gordon Ramsay, mais avec mon nouvel idole, Philippe Etchebest.

Philippe, qui force tellement de la face qu'on voit jamais ses yeux, vient essentiellement éteindre les derniers spasmes de vie de restaurateurs qui ont déjà fait le nœud dans la corde.

«*Tu m'as servi ça?! Tu veux intoxiquer les gens? Je peux vomir? Vous me fusillez la spécialité régionale!!*», déclame-t-il dans un t-shirt qui va lui pêter sur le corps.

Puis-je donc me définir par mon avidité d'observer l'épée de Damoclès se dandiner au-dessus des friteuses dégueulasses d'un restaurant de spécialités provençales? Ou est-ce que je me définirais plutôt par mes trois jobs qui peinent à m'assurer plus qu'un *Player's* goût riche pour mes vieux jours?

Je crois que j'essaie d'éviter le poids des *bills* en m'imaginant un petit Etchebest sur l'épaule. Comme la vie est belle lorsqu'on la regarde avec les yeux d'un rugbyman étoilé Michelin.

Si vous ne connaissez pas *Cauchemar en cuisine*, c'est pas grave. Vous avez juste à savoir que lorsque Philippe crie : «*On arrête le service*», c'est que c'est un gros épisode. Ceci dit, je constate que l'emploi du temps s'influence de lui-même. Je regarde *Cauchemar en cuisine*, disons, pendant deux heures. Ces deux heures-là vont nécessairement influencer les autres heures de la journée qui me sont imparties. Je suis allé voter, et ça m'a pris cinq minutes. Durant ces cinq minutes, je me suis quand même imaginé crier que j'allais arrêter le service au milieu d'un gymnase dans Rosemont. Donc, deux heures influencent cinq minutes, qui elles influencent les heures que je mets à écrire des niaiseries.

Voyez-vous où je veux en venir? Est-ce que je deviens ce qui m'occupe? Serais-je la même personne si je n'écoutais pas *Cauchemar en cuisine*? À quoi j'aurais pensé en mettant mon p'tit vote dans la p'tite boîte, sinon? Que les dernières pubs de Buick sont bonnes? Qu'est ben bonne, Pénélope? Je vous le dis tout de suite, si ces pensées-là s'introduisent un jour dans ma tête, vous allez me voir grimper dans le pont Jacques-Cartier.

Je dis ça, je dis rien. Je prétends pas que les activistes de Extinction Rebellion pensent tous que les pubs de Buick sont bonnes ou qu'est ben bonne Pénélope.

Ça serait poche en maudit de crier ça rendu en haut...

Au cours du mois d'octobre, une équipe égyptienne d'archéologues a fait la découverte d'une trentaine de sarcophages datant de 10 siècles avant Chose. Le rapport au temps de la civilisation de l'Égypte antique m'a toujours fait *buzzer* quand j'étais petit. Dédier sa vie à préparer «*l'autre*» vie. Tout était pensé pour perdurer, pour se contrefoutre du temps.

Les pyramides ont pas été construites en pogos

C'est certain que ça restait une affaire de riches que de se faire inhumier de la sorte. À la quantité d'esclaves qui ont crevé sous le règne des pharaons... Mais bon, je me demande seulement si eux se définissaient comme on tente de se définir.

Y'avait-tu des milléniaux égyptiens? Y'avait-tu un Philippe Etchebest égyptien, en pagne la face ben rouge, pour gueuler en hiéroglyphes? Les pharaons se promenaient-tu en Buick?

On spéculé. Si on avait dit à un pharaon, n'importe lequel, Claude mettons, que son sarcophage allait être retrouvé par du monde dans 3000 ans, il aurait sûrement capoté. Il aurait probablement employé une partie de son temps à vouloir transmettre un message. Il serait peut-être devenu obsédé à l'idée de pouvoir communiquer avec des civilisations futures pis toute. On sait pas.

Si on me disait que mon cercueil de bois allait être déterré dans 3000 ans, j'en profiterais au moins pour y faire graver : «*j'arrête le service*»... ●

PROBLÈMES DROGUE, ALCOOL OU MÉDICAMENT ?



Narcotiques Anonymes
Narcotics Anonymous



1 855 544-6362
www.naquebec.org

Nous pouvons t'aider

Jeu de chiffres



Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

	4	1				3	6	
	9		7	4	1			2
								4
6			4				2	
		4					1	
			2		5		8	9
		2	5		6			
	3	5					7	6
9	6				8	5		

LE RAI RE	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												

Jeux de mots

**JOSÉE
CARDINAL**
DISTRIBUTRICE

joseeccardinala@yahoo.ca



Polira ↘		Conduite ↘		Salves ↘		Raconteras ↘	
Cendre volcanique ↘		Aireras ↘		Véritables ↘		Tantale ↘	
Constitué de matière inorganique →							
Données ↘						Confirmerai ↘	
Révolutionnaire canadien →						Astate →	
lvre ↘						Os ↘	
				Nettoie →			
				Liquidasse ↘			
Forera ↘	Répéter →						
	Peu fréquents ↘						
Perroquet →						Règles →	
Mélanger ↘						Aride ↘	
							Do ↘
Crochet →						Or →	
Moeurs ↘							
				Texte →			

HORIZONTALEMENT

- Hérésies.
- Autochtone des États-Unis. - Continent. - Voie.
- Note. - Puis. - Pays du Proche-Orient.
- Consensus.
- Chaîne de nouvelles. - Conjonction. - Roulement. - Radio-Canada.
- Colorant rouge. - Terne.
- Manganèse. - Probité.
- Désirs. - Irlande.
- Apparue. - Annuelle.
- Paralysies.

VERTICALEMENT

- Cri des oiseaux de nuit.
- Consolidée.
- Règle. - Années. - Habille.
- Dans. - Trois.
- Mesurera de la nourriture.
- Astragale. - Sans voix.
- Cinq cent trois. - Aluminium.
- Hormone.
- Poulie. - Enceinte.
- Te rendras. - Visai avec une arme à feu.
- Obtenu. - Ratissé.
- Élégante. - Existes.



EN VENTE !

AUPRÈS DES CAMELOTS DE L'ITINÉRAIRE,
EN LIBRAIRIE ET SUR ITINERAIRE.CA



publicite@itineraire.ca

MONTRÉAL!
TÉLÉPHONIE + INTERNET
JUSQU'À 5MBS POUR **25\$/MOIS***



Cooptel | 1 888 532-COOP
cooptel.ca

*Frais de 911. Là où la technologie le permet. Offre sujet à changement sans préavis. Certaines conditions s'appliquent.

B

**LA BEAUTÉ DE L'AUTOMNE,
LE RÉCONFORT D'UN CAFÉ.**

—
Vivez l'automne dans toute sa beauté
en profitant de la chaleur réconfortante
de nos savoureux cafés.

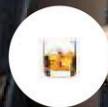
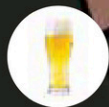


CAFÉ
BROSSARD^{MD}

TORRÉFIÉ À MONTRÉAL
514 321-4121 • 1 800 361-4121
CAFEBROSSARD.COM

POUR UN SENS DU GOÛT PLUS DÉVELOPPÉ
BOIRE BIEN, C'EST MIEUX

Il y a plusieurs bénéfices à respecter les limites de consommation d'alcool recommandées.



Éduc  **alcool**

La modération a bien meilleur goût.

educalcool.qc.ca/benefices